JUIN 1909

NUMERO SPECIAL

A l'occasion de la fête nationale
SAINT-JEAN-BAPTISTE

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE

Publiée par l'ÉCOLE LITTÉRAIRE

PREMIÈRE ANNÉE

SOMMAIRE

VERS

GONZALVE DESAULNIERS. — **Canada**..... 161
ALPHONSE BEAUREGARD. — **La Brume**..... 164
L.-J. DOUCET. — **A l'Orée du Bois**..... 173
GONZALVE DESAULNIERS. — **Dans le Golfe**.... 181
HECTOR DEMERS. — **Carillon**..... 187
JEAN CHARBONNEAU. — **Océan**..... 194
ERNEST TREMBLAY. — **Les Bêtes nationales**. 202
JULES TREMBLAY. — **La Catalogne**..... 215
J.-A. LAPOINTE. — **La Soupe aux Pois**..... 226
JULES TREMBLAY. — **Excelsior**..... 231
EMILE NELLIGAN. — **Le Tombeau de Chopin**.. 236
ALBERT DREUX. — **Marivaudage**..... 238
ALBERT DREUX. — **L'Oiseau divin**..... 240
LOUIS-J. DOUCET. — **La Voix des Solitudes**.. 241
E. GALLÈZE. — **Médecin de Chimères**..... 245
GERMAIN BEAULIEU. — **Strophes à la Fillette** 249
LOUIS DANTIN. — **La Mort de Champlain**..... 251

PROSE

ALBERT FERLAND. — **La Fierté canadienne** 162
ALPHONSE BEAUREGARD. — **Un Conflit**..... 165
JEAN CHARBONNEAU. — **Etude littéraire**..... 174
ENGLEBERT GALLÈZE. — **Pierrot Maturin**.... 184
G. A. DUMONT. — **Les Miettes de l'Histoire** 190
ALBERT LABERGE. — **Charlot**..... 197
ERNEST TREMBLAY. — **Notre Théâtre**..... 205
E. Z. MASSICOTTE. — **Folklore canadien**..... 216
JULES TREMBLAY. — **L'Ile des Morts**..... 229
GERMAIN BEAULIEU. — **Où allons-nous ?**..... 232
L. J. DOUCET. — **Giboulée d'Avril**..... 237
L. J. DOUCET. — **Effets de Nuit**..... 239
GUSTAVE COMTÉ. — **Un peu d'Art**..... 246
GONZALVE DESAULNIERS. — **Désespérance**... 253

Secrétaire de la Rédaction : GERMAIN BEAULIEU

CASE POSTALE 81

MONTREAL

L'ÉCOLE LITTÉRAIRE

(Fondée en 1895)

GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française,
PRÉSIDENT D'HONNEUR,
GERMAIN BEAULIEU,
ALP. BEAUREGARD,
JEAN CHARBONNEAU, VICE-PRÉSIDENT,
GUSTAVE COMTE,
HECTOR DEMERS,
GONZALVE DESAULNIERS,
L.-J. DOUCET, TRÉSORIER,
G. A. DUMONT, PRÉSIDENT,
ALBERT FERLAND,
CHARLES GILL,
ALBERT LABERGE,
J. A. LAPOINTE,
LIONEL LEVEILLÉ (Englebert Gallèze),
ALBERT MAILLÉ (Dreux),
E. Z. MASSICOTTE,
EMILE NELLIGAN,
ERNEST TREMBLAY.
JULES TREMBLAY, SECRÉTAIRE,

L'abonnement au TERROIR est de $2.00 par année pour le Canada et les Etats-Unis, et de 12 francs pour les pays d'Europe. L'année commence avec le numéro de janvier.

Toute communication concernant la revue doit être adressée au secrétaire de la rédaction.

ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS, 419 et 421, rue Saint-Paul.

CANADA

Terre des libertés,
Dans les ors des étés
Les cieux t'inondent
De fleurs et de chansons,
Pour que dans les moissons
Courent les chauds frissons
Qui te fécondent.

Terre des bois ombreux
Et des lacs plus nombreux
Que les étoiles,
Tes rameaux infinis
Tamisent dans les nids
Tous les rayons bénis
Comme des voiles.

Terre de mes amours,
Vers toi s'en va toujours
L'âme attendrie ;
Les exils les plus doux
N'auront jamais pour nous
Rien de plus doux que vous,
O ma Patrie !

Gonzalve DESAULNIERS.

LA FIERTÉ CANADIENNE

Je rêve pour ceux de chez nous une autre France ayant son Paris au pied du Mont-Royal, son Hâvre au Cap-Diamant, une France dont la Seine est le plus beau fleuve du monde, une France nouvelle ayant ses preux, ses martyrs, ses poètes, et rayonnant comme un phare sous le ciel hautain des Amériques.

Ce bel avenir est lointain, mais la France dont je parle et que je vois si grande est déjà née ; elle est sur nos lèvres et dans nos livres. Cette France est jeune, mais ambitieuse, fière, et si vous me le permettez je vous dirai son ambition et sa fierté.

La jeune France de chez nous ne doit pas être une copie de l'autre France, elle est plus que son image, elle est un tout autre pays et veut à sa façon être glorieuse, être française.

Par bonheur on a songé à son originalité dès son berceau en lui donnant comme nom de baptême celui de Canada. Mais il faut plus : notre France doit vivre, penser, chanter, prier à sa manière canadienne française.

Elle est fière et nous devons l'aimer ainsi, la vouloir telle, car si nous n'avions ce souci, nous l'empêcherions d'être spéciale, intéressante et vivante.

Canadiens, ayons tous cette préoccupation : donner à notre Canada, notre France, une physionomie nationale bien distincte. Soyons d'une manière plus assurée, plus intense, plus hardie, ce que déjà nous sommes ; soyons des Français nouveaux, des Français cousins de ceux d'outre-mer, mais n'ayant pas l'inutile présomption de les égaler. L'air de famille, nous l'avons, nous en sommes fiers, toutefois, il y a chez nous cette différence : les étés et les hivers canadiens, l'âme des bois, des eaux et des montagnes, l'esprit de la terre où s'enracinent les pins, les chênes et les érables, toutes ces choses du Nord, si grandes, si belles, si puissantes, nous ont fait une figure que n'ont pas les Français de Paris. Nous sommes d'autres Français.

Le cher pays, le somptueux jardin encadré d'Alpes et de Pyrénées qu'est la France de là-bas, aimons-le ; plus qu'ailleurs allons-y

et que ceux-là qui l'habitent, en nous voyant, redisent toujours : " Nos cousins, nos chers cousins ! " Mais de retour, fleurant la France, l'âme pleine des choses françaises, n'allons pas rêver un Canada à la parisienne, à la mode française. Il y a mieux à faire, et c'est rendre un éternel hommage à la France, notre mère : rester encore et toujours ce que nous sommes, Canadiens français.

Pour garder ainsi notre vie, notre foi nationale, et subir sans faiblesse l'assaut des influences extérieures, il nous faut nous mieux connaître, mieux savoir notre valeur, notre énergie, car, je l'oserai dire, les miens ignorent les vrais hommes qu'ils sont.

Qu'on le sache bien chez nous, qu'on l'apprenne ailleurs, être Canadien, c'est être plus grand qu'on ne le pense. Il est facile d'être Anglais, Allemand, Français, car ceux-là ont leur besogne faite, leurs villes bâties, leurs bois coupés, leurs terres en pelouses. Chez nous, Canadiens, on est faiseurs de pays, la terre est large et la mission est rude ; on a la nature gigantesque à vaincre, on a les lacs, les fleuves et les forêts à soumettre à l'homme ; on a des villes à faire, des clochers à semer de vallée en vallée, des ponts à jeter sur les flots ; on a le Nord à connaître ; on a les océans à gauche, à droite : on a l'idée et la langue françaises à faire triompher sur toute la largeur d'un monde, tandis qu'on entend monter du Sud le bruit formidable que font les ambitions de quatre-vingt millions d'hommes.

Être Canadien, c'est être le pionnier d'un monde, être Canadien, c'est avoir une honnête et robuste façon d'habiter la terre.

Canadiens, sachons ce que nous sommes, n'oublions pas les promesses du grain de sénevé ; soyons l'arbre puissant qu'ont prophétisé nos pères.

Soyons fiers de notre Canada. Il est un sol géant. Emplissons-le de nos familles, de nos blés, de nos villes. Hardis, Canadiens, levons-nous, et l'œil clair, l'âme croyante et française toujours, marchons, petit peuple, dans le pays profond !

Albert FERLAND.

LA BRUME

Le Saint-Laurent, mordu par les souffles d'automne,
S'exaspère. Partout sur le fleuve dément
L'âme des bois brûlés flotte languissamment.
Ma barque, sans fléchir, plonge dans l'eau gloutonne.

Pas d'oiseaux. Nul engin destructeur ne résonne.
Le vaste et lourd brouillard, gris uniformément,
En son opacité cèle tout mouvement
Et dans une caverne étrange m'emprisonne.

Verdâtres, turbulents, accourus du chaos,
Avec des bruits de haine autour de moi, les flots
Se dressent. On dirait la fureur d'une armée.

Seul et domptant la voile enflée au vend du nord
Je me crois égaré dans quelque monde mort,
Sous l'irrémédiable ennui de la fumée.

Oct. 1908. Alphonse Beauregard.

UN CONFLIT

Jamais jour de septembre n'avait été plus brillant et plus chaud. Deux jeunes gens, assis sur le rivage, mettaient en ordre leurs engins de pêche, et, à la veille de leur départ, regardaient comme pour le graver définitivement dans leur mémoire, le paysage où s'étaient écoulés leurs quinze jours de vacances. Montagne à droite, montagne à gauche, montagnes partout, couvertes de grands sapins sombres qui venaient jusqu'au bord du lac mirer les petites croix velues de leurs rameaux. Vers le sud, ces montagnes, décor grandiose de la Gaspésie, s'échelonnaient à perte de vue, et tout près quelques goélands égarés passaient rapides, avec un mouvement d'ailes à peine perceptible, entre le bleu du ciel et le miroitement du lac d'où, à toute minute émergeait, pour disparaître aussitôt, une tête de poisson plutôt devinée que reconnue, laissant des cercles s'élargir puis lentement se perdre sur la calme surface.

" Allons, dit un des compagnons du nom d'Henri Latour, solide gaillard dont le visage indiquait un de ces caractères toujours gais sur lesquels les évènements glissent sans laisser de traces, il nous faut maintenant transporter la chaloupe dans l'autre lac et personne ne nous aidera cette fois ". L'autre, un grand brun aux cheveux coupés en brosse et aux yeux noirs remplis de volonté, élégant dans son costume khaki, entra sans répondre dans l'eau jusqu'à mi-jambe, saisit le bout de la chaloupe et facilement, comme il eut fait d'un canot, la tira sur le rivage.

—Diable ! éclata Henri, qui n'avait pas bougé, quels muscles ! Je ne t'ai jamais connu de cette force. Est-ce depuis que tu fréquentes les Anglais à ton club de la rue Peel, pour faire plaisir à ton futur beau-frère, ajouta-t-il avec une pointe de malice, que tu es devenu l'émule de Louis Cyr ?

—Les Anglais ont du bon ; tiens, moi, je n'aurais toujours été qu'un roseau, si, comme tu dis, mon beau-frère ne m'avait enrôlé dans son équipe d'athlètes amateurs. J'avoue que je ne m'y amuse guère, leurs sentiments, leur manière de vivre sur trop de points différent des nôtres ; mais je prends chez eux ce qui me convient et me

venge de mon ennui en employant ma vigueur comme je viens de le faire pour le plus grand bien d'un paresseux. Tiens, prends ton bout, la corvée ne sera pas longue. La fin et le commencement d'une vacance sont identiques. Maintenant qu'elle est terminée je suis aussi anxieux de rentrer dans la civilisation que j'avais hâte d'en sortir. Le Campana nous arrivera demain de Gaspé en route pour Montréal. "

***

Dans sa chambre encombrée d'instruments de chasse et de pêche et d'habits de campement jetés au hasard du déballage, Louis Duchêne va et vient pour mettre de l'ordre, et chacun des objets qu'il remue évoque un souvenir des vacances, un matin lumineux sur le lac, une petite mésaventure, la fièvre de la poursuite du gibier. Henri, que son bagage ne préoccupe guère, lit les journaux en fumant une cigarette. Tout à coup il s'exclame :

" Une belle âme que ton beau-frère ! Les voilà bien tes Anglais ! Tiens, lis.

Les jeunes gens parcoururent l'article ensemble.

" Depuis quelques jours, il était rumeur dans les cercles finan-
" ciers que la mine d'argent *The Old Pine*, située au nord du lac
" Témiscamingue, n'existait que sur les prospectus des promoteurs
" de l'entreprise. C'est maintenant un fait avéré, les bureaux de
" Smith et Watson — ce dernier familièrement désigné sur la rue
" Saint-Jacques par ses initiales J. J. W. — sont fermés et ces
" messieurs sont introuvables. Les actionnaires filoutés ont pris des
" mesures pour obtenir l'extradition des directeurs de la mine, que
" l'on dit être à New-York ".

Louis resta figé. Sur les splendides promesses de ce Watson, frère de sa fiancée, il avait, deux mois auparavant, placé cinq mille dollars, tout son avoir, dans la mine *The Old Pine*. Cette escroquerie le rabaissait au niveau de rond de cuir, à l'assujettissement du travail sous un patron. Son rêve d'abandonner promptement la comptabilité pour laquelle il ne se sentait qu'un goût médiocre, s'effondrait. Duchêne était ambitieux et rêveur tour à tour, suivant l'heure et les compagnies. Le matin il partait pour son bureau avec

la résolution de se faire une large place dans le monde, de vivre dans l'activité physique comme Watson que les affaires, le sport et les plaisirs seuls entraînaient, et qui symbolisait à ses yeux la race anglo-saxonne de Montréal, affamée d'action directe, indifférente au rêve ; et quand venait le soir, le vide d'une semblable existence le poussait à de longues causeries et à des essais d'art avec des intimes de langue française, quelques littérateurs et des musiciens. La perte de sa fortune non seulement donnait une ruade à ses ambitions commerciales, mais l'irritait dans sa liberté de penser et de composer de la musique pour chansons le soir. Toute son énergie devrait maintenant tendre vers une meilleure situation financière, sinon c'était la stagnation, l'humiliation de voir plusieurs amis de collège prendre le pas sur lui. Son rêve était de réussir dans deux branches de l'activité humaine : les affaires et l'art, le bien matériel assurant la jouissance de l'esprit.

Après quelques minutes où tous ses projets, comme une procession disloquée, défilèrent devant lui, Duchêne remit le journal à Henri.

" Je voulais arriver chez Mabel à l'improviste, dit-il, mais je vais m'annoncer par téléphone pour être certain de la voir ce soir.'

* * *

Mademoiselle Watson, dans son salon, rue Bishop, lit distraitement pour se donner contenance, un magazine américain. La glace penchée au-dessus de la fausse cheminée vert pâle, en briques vernies, dédouble en l'élevant jusqu'au plafond, l'image de la jeune fille, grande et aux traits fins et réguliers, au teint rose sous ses blonds cheveux ondulés, vêtue d'une riche robe de soie grise faisant admirablement ressortir sa taille souple. D'un geste brusque Mabel jette le magazine à son côté. L'heure s'avance, son fiancé va paraître bientôt, que va-t-elle lui dire ? Il sait évidemment l'histoire de la mine, le message téléphonique était empreint, quoique bien légèrement, d'un accent évocateur de violentes scènes d'affaires. Doit-elle nier ? Louis apprendra la fraude un jour ou l'autre et rompra son engagement, non sans laisser voir son dégoût du vol du frère et de l'hypocrisie de la sœur. Si du moins James était parti sans rien

dire, elle consolerait son fiancé avec des mots jaillis du cœur, et plus tard, quand il apprendrait tout, sa rancune se serait dissipée avec le temps. Mais elle sait, et comment avouer cette honte, soutenir le regard de mépris que Louis lui jettera, mépris adressé à l'absent mais qui jaillira sur elle ? Qui sait s'il ne me soupçonnera pas d'instigation, pense-t-elle, dans un de ces fous écarts de la raison, quand, ne fut-ce qu'une seconde, l'imagination prend le volant et conduit.

— Ce n'est pas possible, d'ailleurs c'est faux, mon bon sens déraille ce soir. Louis a l'âme trop droite pour supposer pareille infamie, je deviens folle. Mais pourquoi, pourquoi donc James ne m'a-t-il pas laissée dans l'ignorance ? Oh ! ces hommes, la lutte commerciale les rend indifférents aux misères du cœur et tue leur sensibilité. Non, je les calomnie, Louis n'est pas de ceux-là et ce qui me plaît en lui c'est qu'il jette sa journée de travail comme un bout de cigarette avant d'entrer ici. Huit heures et demie, va-t-il manquer à sa promesse ?

Le timbre électrique vient de sonner.

Mabel se précipite vers le jeune homme et l'embrasse sans plus d'appréhension. Louis, à chacune de ses visites, s'étonnait de ce sans gêne rare dans son entourage, inconnu chez sa meilleure camarade, Flore, la sœur d'Henri, alerte et spirituelle causeuse. Ce soir, vu son retour de vacances, il trouve toute naturelle la caresse.

" Est-il vrai qu'on en revient de ce Gaspé, dit-elle, une flamme gaie dans les yeux. Vrai, je te croyais parti pour la pêche à la morue et la recherche de l'idéal sur la mer si belle et qui rend si malade. Voyons, conte ton voyage en ajoutant combien de fois par jour tu pensais à moi.

— Oh ! très simple le voyage ; chasse, pêche, tu connais tout cela. Du beau temps. La seule chose intéressante c'est que j'ai fait la pêche à la morue, comme tu as deviné, mais non pas en Islande comme le Yann de Pierre Loti qui avait juré d'épouser la mer ; et je suis vite revenu afin que bientôt tu n'aies pas à venir, l'âme en deuil, surveiller le retour de chaque vaisseau, il en arrive trop ici. Et toi, voyons, et James, fit Louis en hésitant. Qu'est-ce que cette histoire, qu'y a-t-il de vrai là dedans, rien je suppose, dis-moi ? "

Mabel tressaillit et pâlit. Elle avait oublié... Puis, acculée, prenant une décision désespérée, elle amena le sourire à ses lèvres et dit d'un air qu'elle cherchait à rendre nonchalant :

" Il y a du vrai ; la mine marche très mal, mais James assure que tu ne perdras rien. Il est allé au Témiscamingue y voir de près et tu apprendras bien vite les détails. Oh ! ces horribles journaux, dit-elle en crispant ses deux mains sur la chaise, pour remplir une de leurs colonnes ils ruineraient vingt réputations. Tiens ne parlons plus de cela, ça m'exaspère. James fait les choses *fair play*, mais une *affaire* est toujours un risque. La cour fera justice de ces bruits diffamatoires. Tiens, parlons de nous autres. Tu veux savoir comment j'occupe mes journées depuis ton départ. Le train train ordinaire, une couple de euchre et danse, les petits devoirs sociaux. Dimanche dernier, le ministre Clark, dont on a tant parlé depuis quelque temps, a fait un superbe sermon à la Christ Church. Je suis allé l'entendre avec Laura, tu sais, la petite Laura qui ne fait que patiner et danser ; elle n'a pas paru y voir goutte ; moi j'ai suivi presque toute l'argumentation du prédicateur sur l'*Ecriture Sainte et les sciences modernes*, mais il y a certains points sur lesquels nous ne sommes pas d'accord et auxquels je me suis promis de réfléchir. Puis, hier, j'ai été au *Recess ;* c'était tordant. "

Au mot *Recess*, Louis, sérieux, regarda Mabel bien dans les yeux.

— Ce théâtre me déplaît et je préférerais ne pas t'y voir, on y joue des choses un peu lestes.

— Quelle sévérité ! quinze jours dans les bois ont fait de toi un ascète ; il faut bien s'amuser, et puis, d'ailleurs, tout le monde y va, je puis bien faire comme les autres.

— Ça ne prouve pas que l'endroit soit meilleur et je me soucie de *tout le monde* comme d'une allumette ; je parle pour toi que je ne voudrais pas voir effleurée par des mots à double sens, dit Louis en adoucissant la voix ; si tu veux être gentille promets-moi de ne plus aller à ce théâtre.

—Je veux bien, fit-elle, un peu vexée ; mais je te prie de croire que je ne suis pas une enfant et quand mes amies m'inviteront je paraîtrai ridicule de refuser. "

***

Deux jours plus tard, s'en étant allé chez Latour, Louis passait la soirée seul avec Flore, en l'absence de son frère.

La jeune fille prise à l'improviste, plus coquette de ses idées que de sa personne, n'avait fait qu'une simple toilette. Sous la lourde chevelure brune, toute sa figure souriait comme au début d'une fête longtemps anticipée, et elle parlait d'une voix musicale, un peu voilée, qui ajoutait une charme d'intimité et presque de mystère à cette entrevue due au hasard. Elle disait la vie familiale, le père resté chef de la maison auquel tous les enfants obéissaient sans murmurer, comme on fait une chose simple ; les devoirs religieux accomplis sans discussion, la lecture de livres sains, instructifs ; ses opinions toujours remplies de mansuétude sur les grandes questions sociales ; son idéal de vie tranquille, remplie d'occupations et de devoirs, auprès d'un homme qu'elle aimerait.

Louis, pénétré d'un charme inconnu, l'avait écoutée à demi-silencieux, ne parlant que pour soutenir la conversation ; il se préparait à partir quand Henri entra en coup de vent, parlant vite.

" Watson vient d'être arrêté à New York à la veille de partir pour San Francisco et un détective le ramène à Montréal par le train de ce soir.

— Eh bien, voilà, fit Louis, je n'ai plus à compter que sur mon travail. "

Il sortit.

En refermant la porte Henri lui dit à mi-voix : " Et Mabel ?

— Je verrai. "

***

Sans penser à prendre le tramway, tout étourdi de la nouvelle, Louis soliloquait en montant la rue Saint-Denis.

— Quel coquin que ce Watson ; je comprends le trouble de Mabel qui ne peut ignorer la chose, et son effort pour dire que James était un fervent du *fair play* anglais. Il sourit amèrement. C'est ce qu'ils appellent le jeu franc, inventer une mine, un trou pour y faire trébucher des sots comme moi. Puis vint à sa mémoire cette rude parole d'un sénateur américain, prononcée au sujet de la réglementation du vice : " Nous, anglo-saxons, sommes une race d'hypocrites. " Si Watson n'avait pas toujours eu ces mots *fair play* à la bouche, il ne serait qu'un simple voleur ; il est doublé d'un hypocrite. Et Mabel !... Il frémit à cette pensée. Elle aussi puis-

qu'elle n'a rien dit. C'était par honte, se dit-il, et probablement pour retarder la séparation fatale. Alors elle m'aime et moi je doute, je raisonne comme un indifférent.

Il se rappela leur intimité, les voyages aux villes d'eau, tous leurs plaisirs. Mais la phrase du sénateur continuait dans la subconscience son travail dissolvant et, comme un malin génie, le faisait glisser vite sur les souvenirs heureux, s'acharnait à lui montrer ses désaccords avec Mabel. Les livres que lisait sa fiancée — des magazines remplis de fades romans, lectures tout juste bonnes à tuer un temps à d'autres si précieux. Sa religion — une chose incessamment changée, soumise à l'individualisme des prédicateurs, à l'interprétation personnelle de la Bible si difficile à comprendre. Sa vie trop prise par les devoirs sociaux, les euchres aux conversations futiles ; le compromis entre des préceptes sévères et des soirées au théâtre parmi lesquels ce *Recess* que les anglais, honteux de s'afficher au *Regal*, ont bâti splendide, dans un beau quartier, mais où rien n'est changé que le site. Mabel est d'humeur égale, douce, affectueuse, se dit-il, mais est-ce suffisant pour compenser nos différences d'éducation ? Elle m'aime, cela durera-t-il au choc des idées, à la conviction que j'appartiens à une race inférieure, sentiment dont ses amis sont imbus, qu'ils nous crachent presque à la face. Quelle infériorité intellectuelle y a-t-il chez les Canadiens français que je connais, chez Flore, par exemple, que je viens de laisser et dont j'entends encore la voix rythmée ? L'attachement de cette jeune fille aux vieilles coutumes canadiennes donne à sa conversation une saveur de terroir, et j'admire sa largeur d'idées qui met au même niveau toutes les races, reconnaissant à chacune un génie distinct, des habitudes, une éducation différentes. Son plan de vie est tracé net, droit, et elle le suit sans hésitation, comme je devrais faire moi-même au lieu de marcher à un échec certain en divisant mon effort entre deux buts dont un seul suffit à remplir l'existence.

Sur ces réflexions Louis arriva à son logis et se mit au lit. Le sommeil ne vint pas. Une par une il se rappelait maintenant ses diverses entrevues avec Flore, entrevues considérées alors sans importance. Plusieurs années durant il avait fêté la Sainte-Catherine chez les Latour, et il se revoyait avec Flore, sur la galerie, faisant des écheveaux de tire et la jeune fille, les mains engluées dans les longs fils dorés, riant d'un rire gamin de sa mésaventure.

Avec elle l'année précédente il avait entendu la messe de minuit à Notre-Dame et pris le réveillon en famille, tandis que le soir de Noël il avait été, suivant la mode anglaise, au théâtre avec Mabel. C'est là que la beauté, les manières coquettes et gracieuses de Mlle Watson l'avaient saisi, séduit. Evoquée, la figure rose encadrée de cheveux blonds à son tour chassa la tête brune de l'esprit de Louis.

Toute la nuit, tourmenté, il se représenta les deux jeunes filles avec leurs charmes divers, et ne s'endormit que très tard, énervé, l'esprit alourdi ; puis, le matin, comme si trois heures de repos avaient distillé ses idées, il se réveilla avec une conception nette de sa préférence, de la situation causée par l'escroquerie de James, et dans un impérieux besoin d'agir, il écrivit :

" Ma chère Mabel,

" Je vais te faire de la peine, je le sais et t'en demande pardon
" d'avance, mais je crains, je crains terriblement que le hasard ne
' soit contre nous.

" Jamais comme en ces jours derniers je n'ai eu l'appréhension
" que depuis près d'un an nous marchons à une situation gênante,
" sinon dangereuse. As-tu bien réfléchi que nous sommes de races
" différentes, que toi ou moi, pour conserver le calme de notre inté-
" rieur, devrons abdiquer notre nationalité, si notre cher projet de
" nous épouser devient un fait accompli ? Ce renoncement répugne
" à tout mon atavisme, à tous mes instincts, comme sans doute il
" froisse ton âme.

" Nous aurions été trop heureux sans cet obstacle. Près du
" rayonnement de ton sourire je vois une question énorme s'élever :
" la religion de nos enfants. Et pourrons-nous résister à l'attraction
" de notre milieu naturel qui tendra sans cesse à nous désunir ?
" J'hésite, mon cœur se trouble. Trop d'expérience dit que seules
" plusieurs générations fusionnent deux races. Sois indulgente, je
" te prie, ces pensées me hantent, me rendent dur envers toi.

" Songes-y, fais parler ta raison avec ton amour, donne-moi
" ton opinion loyale ; moi, je crains, je crains terriblement ".

Mai 1909. Alphonse BEAUREGARD

A L'ORÉE DU BOIS

L'astre du jour versait sa gloire au firmament ;
Midi chantait, joyeux, au clocher du village,
Et je dînais de pain, de fruits et de laitage,
Au pied des sapins verts pleins de bourdonnement.

Le soc de la charrue, ainsi qu'un diamant,
Luisait sur le sillon. Mon cheval en l'herbage,
Le long du vaste chaume et d'un tas de branchage,
Broutait, faisant siffler sa queue, en piaffant.

La grive au bout d'un pieu moulait sa turlutaine ;
Une perdrix, drapée en sa grise futaine,
Par ses doux gloussements, appelait ses perdreaux.

Alors, je m'endormis au parfums des fougères,
Aux soupirs des sapins sous les brises légères,
Et dans le rêve heureux des anciens pastoureaux !

Louis-Joseph Doucet.

ÉTUDE LITTÉRAIRE

En voulant présenter au début de ce siècle un tableau du mouvement poétique au Canada, depuis ce que nous pourrions appeler, peut-être avec un peu d'exagération, la vieille école, jusqu'au réveil de la génération présente, des paroles profondes, puisqu'elles sont d'un grand poète, me sont venues à l'esprit. Sully-Prudhomme a dit : " La littérature poétique n'évolue pas ; les œuvres magistrales se succèdent par-à-coups précisément à cause de l'originalité de leurs auteurs ; aucune ne permet de présager la suivante ".

N'est-ce pas le cas pour la littérature de chez nous ?

L'œuvre de Crémazie ou celle de Fréchette, pour ne nommer que les plus célèbres, pouvaient-elles faire présager l'éclosion de la jeune école ?

Certe, une ligne de démarcation, une transition devrais-je dire, sépare la vieille génération de la nouvelle.

Mais si, dans le langage des dictionnaires et des anthologies, on a cru devoir reconnaître qu'en la poésie de nos prédécesseurs se reflète l'âme canadienne, pleine du charme des choses primitives ; et si l'on admet avec déférence le classicisme de notre style, je voudrais pouvoir donner raison à Sully-Prudhomme en déclarant que les œuvres poétiques de chez nous se sont succédé par à-coups, " précisément à cause de l'originalité de leurs auteurs ; " et que nous trouvons dans l'effort de la jeune génération une tendance à rompre avec la tradition.

Hélas ! Je songe à notre littérature poétique depuis les premiers jours de son existence, depuis quelques cinquante ans à peu près, et sans être pessimiste, je crois pouvoir résumer son histoire en deux mots : absence totale d'originalité dans la forme et dans le fond ; c'est-à-dire que chez la plupart, à quelques exceptions près, elle reflète, sans en avoir les grands mérites, tous les vices de la versification traditionnelle, tous les défauts de ses qualités, toutes les tares héréditaires des aïeux. Quelle en est la cause ?

Le passé, je veux dire l'époque qui a suivi les beaux jours du romantisme, a été funeste à ses adeptes. S'il eut sa répercussion

prolongée sur les littératures étrangères, l'excès de ses qualités l'a fait tomber dans l'exagération. Et comme conséquence : la rage d'imiter les maîtres et de les égaler.

L'action d'imiter — ceci est de l'histoire — est instinctive chez tous les peuples, et nous ne pourrions nier que les littératures aient passé par des séries d'imitations systématiques, renouvelant ainsi l'art d'une époque ; et moins que tout autre, le XIXe siècle ne fut exempt de l'instinctif besoin d'imiter le passé.

On a abusé sans restriction de préceptes arbitraires et injustifiables, que les plus rigides ont condamnés depuis. On a cru devoir s'affubler des traditions vieillies, comme on aurait préféré des habits trop portés. Tant d'étoiles de première grandeur avaient brillé que, dans le ciel des contemplations, il n'apparaissait plus que des météores, accidents passagers dans l'atmosphère poétique, pâles reflets de ces astres disparus.

Depuis Victor Hugo, le maître souverain, l'imitation est devenue un culte. Ce poète immortel, " la chimère de son époque ", selon l'expression de saint Bernard, a laissé sur ses contemporains une trace profonde qui eut sa répercussion chez tous les peuples. Comme fils de France, nous étions fatalement voués à ce culte exclusif des traditions, qui porte à vouloir s'attarder dans les sentiers battus. Ne cherchons pas d'autres causes de la déchéance de la poésie française à la fin du XIXe siècle. " On taillait des pourpoints dans son manteau de roi ". En parlant de Victor Hugo, jamais vers romantique n'eut de plus juste application.

Aussi, le jour est venu où la conscience littéraire s'est émue jusqu'à rompre avec la versification traditionnelle ; l'histoire de la poétique s'est vue renouvelée vers la fin du siècle dernier par une révolution, que j'appellerai sanglante, et dont les résultats se sont fait naturellement sentir chez les générations futures.

Ce revirement de l'histoire poétique a fait d'abord sourire les incrédules, mais, je vous le demande, aujourd'hui que la postérité a porté son jugement, devons-nous blâmer les symbolistes dont le manifeste se traduit tout entier dans ce vers de Verlaine : " Prends la rime et tords-lui le cou " ? Devons-nous même garder rancune à Mallarmé pour avoir voulu un langage " d'essence surhumaine qui permît de communiquer avec les Dieux ", si l'on songe que la littérature de son époque tombait en désuétude et qu'en ses pro-

ductions, les symptômes d'une dégénérescence néfaste menaçaient la pensée contemporaine ?

La haine de l'imitation a torturé les esprits faits de liberté. C'est de cette haine systématique qu'est venue l'idée du vers libre moderne, c'est-à-dire le vers libéré, " constituant l'évolution naturelle du vers classico-romantique ", et dont se réclame quelques années plus tard la jeune école française.

Et pourquoi s'étonner ? Déjà Sully-Prud'homme avait proclamé avant tout le rythme souverain. " Le rythme, disait-il, est ce qui caractérise le vers et le distingue de la prose par sa régularité ".

Rien n'est plus vrai, si nous ajoutons avec Adolphe Lacuzon, le plus éloquent adepte de l'Intégralisme, " que les vers constituent la forme de langage qui tend à la plus haute expression du rythme, le rythme étant la condition essentielle de toute poésie ".

Mais pour compléter la pensée de Lacuzon, les règles traditionnelles, au sens du mot, sont-elles exclusives, " définitives, et l'avenir peut-il y porter atteinte " ?

Certaines de ces règles ne sont-elles pas arbitraires ? Si le rythme est " le geste de l'âme ", ne faut-il pas que ce geste cesse un jour de rester traditionnel et devienne librement l'écho de la conscience humaine ? Mettons, si nous le voulons, des limites à la liberté du rythme, mais ne l'emprisonnons pas éternellement dans des lois immuables, quand elles sont nuisibles à l'éclosion de la pensée.

D'ailleurs, c'était bien la pensée de Sully-Prud'homme lui-même, tout gardien qu'il a été de la tradition : " Condamner tous les hiatus est excessif ; interdire qu'un mot au singulier rime avec un mot au pluriel, exiger que les rimes féminines alternent avec les masculines, sont des prohibitions et des prescriptions arbitraires et partant abusives, puisqu'elles sont dictées par l'oreille. Ces rigueurs injustifiables sont très fâcheuses ; elles ont inutilement accru les difficultés de la technique ". Qu'y aurait-il, par exemple, de contraire aux beautés rythmiques, que d'opérer l'élision de l'e muet à l'intérieur du vers, comme le veut Georges Normandy, l'auteur de tant de manifestes singulièrement commentés, et qui déclare que si, pour nos " oreilles d'harmonistes, l'e muet est perceptible, il n'allonge pas le vers, anatomiquement parlant, et qu'il y a de jolis effets à tirer de sa présence " ?

En quoi la régularité du rythme serait-elle brisée, si, avec Lacuzon, proclamant le vers libre, nous admettons l'Intégralisme qui, " en étudiant la création poétique, a promu l'esthétique aux caractères non seulement d'une métaphysique nouvelle, mais encore d'une philosophie générale " ? Si, avec Fernand Gregh, les poètes seront appelés à se grouper sous une même appellation que l'on qualifierait d'Humanisme ? Si, avec Pierre de Bouchaud et Adolphe Boschot, l'on permettait le déplacement de la césure ; ou la rime pour l'oreille et non pour les yeux ; ou l'inobservance de l'alternance des rimes ; ou l'emploi de l'hiatus, pourvu que ces réformes soient acceptées avec " circonspection " ? Si, avec la conviction et l'originalité d'un Verlaine, la poésie, issue de l'inspiration pure, se dégageait de toute influence, pour devenir une poésie délicate et subtile, personnelle, évocatrice de sensations nouvelles, jaillie de source, rythmique enfin, et, quoique s'affranchissant du traditionalisme, conservant l'harmonie, la sincérité de l'âme, l'unité et la clarté dans la simplicité ?

J'ai entendu dire que Victor Hugo avait pour caractère primordial le rythme, précisément parce que le rythme contient toutes les autres facultés du maître : harmonie, universalité, force, liberté, fécondité, progrès. Et précisément parce qu'il vient dans un temps où la poésie se meurt faute d'équilibre, il porte un coup mortel à l'absolutisme classique. L'ancien régime est tourmenté par la tyrannie de l'abstraction : il va relever la poésie de sa décadence. Il sait que l'imitation n'est qu'un procédé, " un artifice de composition imposé par une tendance spécieuse et passagère, profondément nuisible à l'originalité des races ".

Il deviendra réfractaire aux vieilles lois du rythme, car celui-ci " représente l'évolution normale de la nature considérée comme un immense organisme, comme un tout identique et solidaire en ses multiples manifestations ". Mais pour avoir voulu modifier les lois du rythme, Victor Hugo n'est-il pas le poète par excellence, son œuvre restant " la libre et complète synthèse de l'humanité " ? Cela impliquerait-il que le rythme a des lois fixes, précisément parce qu'à diverses époques de l'histoire de la poésie, son rôle a été d'agrandir la conscience humaine, ou de vouloir que l'âme ne reste pas égale à elle-même, en ce sens, qu'elle doit tendre sans cesse à la perfection ?

Quelqu'un a dit avec beaucoup de philosophie, " qu'un poète est un monde enfermé dans un homme ". Or, l'être pensant doit nécessairement subir une évolution, car dans la nature, tout doit se renouveler librement, le mouvement est continuel, et tout doit tendre à l'Infini.

Je voudrais que l'on comprît ces grandes vérités.

Ai-je besoin de le dire, nous sommes à une époque de transition.

Je voudrais que notre poésie eût des tendances à s'affranchir des vieilles traditions. Je veux—et ceci est mon plus cher désir,—que l'âme canadienne, longtemps absente du terroir, revienne et s'illumine aux sources mêmes de la nature. J'exprime le vœu que nous puissions, comme le dit Maurice Barrès, donner à notre littérature " une nuance d'âme particulière " et que nos conceptions aient une originalité plus marquante. J'ajouterai moins *clichée* que celle de nos prédécesseurs, sans cesse hantés par l'éternelle évocation de thèmes depuis des siècles exprimés.

Si nous ne voulons pas que nos efforts demeurent stériles et se perdent dans les sentiers d'un traditionalisme exclusif, brisons une fois pour toutes avec le passé pour ne songer qu'à l'avenir. Je le répète, ce qui manque à nos œuvres, même les plus célèbres, c'est l'originalité dans la forme et dans le fond. Toute notre histoire poétique est là. Nos aïeux, consacrés poètes par leurs contemporains, ne furent que des imitateurs, parce qu'ils sont restés trop attachés aux lois traditionnelles de la versification. Ils n'ont sans doute jamais médité cetre pensée que j'énonçais plus haut, à savoir " qu'un poète, est un monde dans un homme ", un monde qu'il faut explorer, car l'âme est une source infinie de conceptions originales et personnelles. Point n'est besoin de puiser cette originalité des conceptions dans l'âme des autres : sachons voir avec nos propres yeux.

Devant l'exemple de nos cousins de France, dont je montrais plus haut tout le souci de l'originalité dans l'œuvre, que ne rêvons-nous un art plus large, plus personnel, au risque même de se ranger avec la jeune école française, en proclamant le vers libre ? Exprimons une poésie qui dise tout notre pays et toute notre nature, avec ses enchantements, ses multiples variations, ses climats changeants et ses saisons pleines de charmes. Les grands poètes ont chanté leur pays. C'est de l'idée de la patrie que sont sortis leurs

plus grands rêves. C'est dans la compréhension du terroir qu'ils ont fait aimer l'humanité, ajoutant à l'histoire universelle une page de leur propre cœur.

Sachons bien que le rythme, dit encore Lacuzon, " a son origine dans les lois profondes de l'organisme et de l'univers, n'ayant avec les règles prosodiques que des rapports de maître à serviteur ". Il ne faut pas astreindre sa pensée à exprimer des choses mille fois redites, le rythme devant être plié selon les facultés et les dons rares que le poète a reçus de la nature. N'imitons pas les hommes, imitons la nature, prodigue en œuvres subtiles. C'est en chantant la vie que l'âme saura tirer des accords de cette lyre qu'elle cache en elle, c'est en aimant l'humanité qu'elle trouvera des accents vrais et sincères. Ce sera sa manière de collaborer à la vie et de donner sa part de travail au monde, quelque modeste qu'elle soit.

Le genre humain n'est pas fait d'une seule aspiration vers un idéal commun, mais de l'effort constant des races. Un lien mystérieux unit les pensées à des siècles de distance, et les individus se rencontrent à intervalles pour contribuer à cette enchaînement des idées et des âmes, dans un élan vers une sorte d'humanisme, tel peut-être que l'a rêvé Fernand Gregh.

Quelque moindre que puisse être l'effort, il n'en contribue pas moins au progrès par sa continuité et sa persistance. Nous laissons toujours quelque chose de nous : " Ceux-là n'ont pas vécu qui n'ont rien laissé d'eux ", disait ce même Sully-Prudhomme, que le doute a sans cesse assailli et qui fut un poète tendrement humain.

De quelque côté de la terre que le hasard nous ait jeté, comme le bon blé, nous ne devons pas être une semence inutile, car alors nous n'aurions plus notre raison d'être et l'existence nous aurait été donnée en vain. Mais la nature est sage dispensatrice de ses dons et ceux dont nous sommes gratifiés ne sont pas l'effet d'un caprice et ne devrait pas s'étioler et se perdre dans l'impuissance. Nous sommes d'une génération nouvelle, c'est-à-dire que nous faisons partie intégrante de l'immense organisme, de l'évolution de la nature, au même titre que n'importe quel individu et nos droits sont les mêmes.

Il faut bien comprendre que l'histoire universelle se compose d'éléments divers, et pour déterminer telles particularités du mouvement des arts, il faut chercher quelles lois ethniques différencient

et classent les peuples. C'est du détail que naît l'ensemble. Or, la littérature doit subir l'influence du terroir ; ceci est une nécessité et elle ne peut et ne doit être originale qu'en subissant l'empreinte du milieu où elle s'est développée.

La part de cette inspiration qu'elle doit au terroir est cette part de détails qui fait son originalité et par laquelle elle collabore et travaille à faire aimer le Beau et le Vrai.

D'ailleurs, n'est-ce pas le véritable but de la vie que de concevoir dans la mesure de nos forces une vie supérieure et de tâcher de la réaliser ? Le Beau et le Vrai sont une religion, parce que l'idéal qu'ils cherchent tend vers un seul but, qui est l'harmonie dans la nature et dans l'au-delà,

Les adeptes de cette religion aspirent donc à la suprême harmonie qui est le but d'une existence supérieure, réunissant tous les hommes dans une même foi, dans un même amour.

Ah ! je veux le répéter, brisons avec la tradition. N'apprenons pas à lire avec la pensée des autres ; que les livres soient des conseillers, non les tyrans de nos facultés. Ayons en horreur cette hermétisme qui nous aveugle : délaissons nos cabinets d'étude et la poussière des bouquins pour explorer librement la richesse des paysages de notre beau pays.

Retournons à la nature et à la vie qui gardent en elles les grandes lois du rythme, de l'harmonie, de la force, de l'universalité et de la fécondité.

Ne faisons pas de l'archaïsme de sentiment. Sachons interpréter la terre natale et lui vouer un culte inaltérable ; efforçons-nous de l'étudier sur place, appliquons-nous à la connaître en elle-même, par elle-même.

L'air purifiant de nos forêts, la saveurs de nos fruits, notre faune, notre flore, nos monts, notre campagne, nos bois du Nord, nos fleuves, nos lacs sont autant pour nous des ressources précieuses de lyrisme. Ne prenons pas notre inspiration ailleurs, quand elle nous éblouit, soleil resplendissant. Sachons bien que toute source mène au fleuve, que tout fleuve roule vers l'océan, que tout sommet élève l'âme vers l'Infini.

Le rythme est en tout et partout.

N'allons pas envier les beautés d'ailleurs, quand nous avons devant les yeux une part, peut-être la plus belle, de la Création.

Jean CHARBONNEAU.

DANS LE GOLFE

(FRAGMENT)

Je lui dis : " Descendons sur la grève, le vent,
Dont le golfe apaisé s'effarouche souvent,
Ce soir nous vient du large avec des voix plus douces
Que les chuchotements des ruisseaux sur les mousses.
Viens ! l'horizon là-bas se pare des reflets
Versés par le soleil qui meurt, sur les galets.
Une heure, une heure encore, et la nuit qui charroie
Les astres accrochés à sa blanche courroie
De nouveau confondra sous nos yeux l'infini
Du bleu du ciel avec l'or du sable jauni ".

Et tous les deux, la main dans la main, nous allâmes
Ecouter la chanson caressante des lames.

Le flot montait, couvrant les récifs, enlaçant
De ses varechs le pied des falaises, poussant
Dans son ascension très lente les gabares
Dont les flancs endormis roulaient sur leurs amarres ;
Les côtes peu à peu s'effaçaient comme si,
Affluant vers les bords du golfe rétréci,
Lasse d'avoir depuis l'aurore autour du globe,
Ourlé sur tous les caps les pans verts de sa robe,
Sur nos plages sans fin que son poids fait gémir,
La mer, la vaste mer, s'allongeait pour dormir.

Nous nous assîmes sur la berge, l'âme prise
Par les clartés, par les senteurs et par la brise.
Les alanguissements du flot passaient en nous.
Une lueur de rêve au fond de ses yeux doux
Tremblait et la faisait muette, et ses paupières
Par instants s'abaissaient sous le jeu des lumières.
Tant de calme venu des monts silencieux,
Des îles, des rochers, des forêts et des cieux
L'enveloppait ; tant de paix sereine et profonde
Tombait du firmament, — comme d'une rotonde
Quand le jour dans les ors des verrières se fond
Tombe un rayonnement mélancolique et blond, —
Que cédant au frisson mystérieux des choses,
Mêlant ses cheveux noirs aux ambiances roses,
Elle pencha son front sur mon épaule.

— Au loin,
De son dos velouté quelque énorme marsouin,
Rayant d'un trait d'argent la ligne grise et bleue,
Eclaboussait l'azur du revers de sa queue
Puis replongeait dans les tranquilles profondeurs.
Les goémons grisaient de leurs âcres odeurs
L'air tiède qu'embrumait déjà la nuit prochaine
Effleurant les sommets de son aile incertaine.
Plus loin encor, vers les horizons reculés
Où vont éperdument les flots immaculés,
Les mourantes blancheurs se fondaient, et si drues
Maintenant que notre œil, dans les ombres accrues,
Ne pouvait distinguer sur le grand gouffre amer
L'aile des goélands des trois mâts d'un steamer.

Plus loin, plus loin toujours, c'était l'espace immense
Où l'océan finit lorsque le ciel commence.

Alors, ses yeux ravis s'en furent au-delà
Des lourds escarpements de la nue, et voilà
Que tout à coup l'oreille ouverte aux rythmes vagues,
J'entendis que chantaient tout près de moi les vagues.
Chacune me jetait en déferlant son mot
Dans ce colloque étroit de la terre et du flot.
Oh ! qui pourra jamais en traits ineffaçables,
Sur la page mouvante et fragile des sables
Fixer les rimes d'or du poème éternel
Que dit le vent, qu'écrit la mer, que fait le ciel !

Toutes les voix du golfe un moment revenues,
Celle qui sort des rocs ou qui descend des nues,
Celle qui passe, au gré des matins et des soirs,
Sur les flots bleus, sur les flots gris, sur les flots noirs,
Dont les inflexions sonores ou voilées
Font les esprits sereins où les âmes troublées ;
La voix qui glisse au ras des ondes doucement,
Ou qui galoppe au bout des voiles brusquement,
Sur les mers en délire ou les mers en ivresse ;
Celle qui gronde ainsi que celle qui caresse ;
La voix qui vient du fond des temps irrésolus,
Faite de tous les bruits des siècles révolus ;
Toutes, toutes courant sur l'énorme estuaire,
Dans le fléchissement du jour crépuculaire,
Comme des sons de lyre éclatèrent.

Longtemps
Je les ouïs chanter dans les échos flottants...

Gonzalve Desaulniers.

PIERROT MATURIN

A le voir en ses beaux dimanches, avec son *gilet* noir qui lui montait en cône jusqu'à la nuque, son pantalon d'étoffe grise qui s'arrêtait à six pouces au-dessus des talons, empiétant sur le domaine des bas, sa *veste* blanche dont les revers se gonflaient sous la poussée d'une chemise fortement empesée, comme les voiles d'une goélette sous un fort vent de nord-est, son fichu de soie jaune, son feutre mou bossué d'un coup de poing, et cet air de campagnard cossu et content de soi, nul, certes, n'eut soupçonné que Pierrot Maturin n'était pas heureux.

Au sortir de la messe, quand il traversait crânement la grande route du village, les jolies paysannes lui dédiaient leurs plus gentils sourires autant pour sa fortune rondelette que pour sa belle mine, car les Maturin comptaient parmi les habitants aisés de la paroisse de Piquedure.

Cependant, en dépit des apparences — tel le ver caché sous l'écorce d'un fruit savoureux — un désir opiniâtre, irréductible minait le bonheur de Pierrot. Il rêvait de faire, comme tant d'autres, son tour des États-Unis, et les parents, naturellement, y mettaient objection... voilà !

Qui lui avait pu bouter cette idée dans la planète ?... Un ami revenu depuis peu du Michigan avec montre à savonnette, chaîne en chryso, breloque et provision de mots anglais.

Ce phœnix, dont les récits enthousiastes éblouissaient Pierrot, avait nom Japhet Michon. C'était un gros garçon caractérisé par trois B, attendu qu'il était borgne, boiteux et brèche-dent. Il avait abandonné son vieux père, déserté une riche métairie, deux frères robustes comme des chênes, et un long bonheur en perspective pour aller cagnarder au *Lac*. De retour après deux ans, il éclaboussait de son faux luxe les badeaux du village. Imaginez donc !.. Avoir vu les *States* et revenir avec une chaîne d'or, un *loquet* et des *studds*... c'était bien assez pour chavirer les têtes faibles.

Pierrot voulait donc partir... Voilà pourquoi régnait un tel malaise, ce soir, chez les Maturin, à l'heure où, d'ordinaire la famille goûte la joie de se trouver réunie.

Le père est devant le poêle ; il tisonne, le pauvre vieux, il tisonne... mais on voit que c'est pour faire bonne contenance. De temps à autre, il passe sur ses yeux le bord de sa vareuse, renifle, crache, bourre sa pipe, allume vingt fois ; tout annonce chez lui une pénible détermination ; il va parler, il parle, le bon vieillard.

" Comme ça, mon Pierre, tu veux nous quitter ?.. Songes-y deux fois, mon p'tit homme. Je commence à vieillir ; ta mère n'est plus jeune... Si tu pars, p'têtre ben qu'tu nous r'verras pas en vie... Ce qu'j'ai amassé est pour toi : une bonne terre, une jolie maison et, remarque ben, pas d'apothèques, deux chevaux, une faucheuse, une moissonneuse... Reste, mon Pierrot, on va t'avantager. C'est ça, hein, la mère ?

" Seurement ! Seurement ! " répond la vieille Marguerite, et son rouet agile tourne, file et ronronne.

Elle n'ose en dire davantage, tant elle est émue. Angèle, la cadette, qui tricote près de la huche, a bien envie de dire son mot, mais elle n'est pas *chanceuse*. Pierrot la *revire* immanquablement et, pour toute réponse, elle en est réduite à dire : " Ah benche ! "

Elle en aurait pourtant, des arguments victorieux, elle les trouve dans son brave cœur de paysanne bonne, dévote, laborieuse, mais elle ne parlera pas, la position et trop tendue.

Pierrot aussi ne dit mot : il se renferme dans sa dignité... Qu'il est dûr — ce Pierrot !

Le silence, un silence froid et morne pèse sur la maisonnée si gaie d'ordinaire. Dix heures sonnent : le rouet s'arrête ; le père Jérôme baille et s'étire ; la mère Maturin pousse un soupir long, long. Angèle ouvre la porte au chat : " Sors donc ! "

C'est l'heure de dire la prière et de se mettre au lit.

On s'agenouille et la mère Maturin commence d'une voix grave les belles prières de la famille chrétienne qu'elle sait — je vous l'assure — mieux que vous et moi.

" Un *pater* et un *ave* pour Norbert qui est au lac, et ça file... ça file... — Un *pater* et un *ave* pour Pierrot... — Un *pater* et un *ave* pour toute la famille, et ça file donc...

Ah ! qu'ils prient vaillamment ces braves gens ! C'est de l'étoffe que ces Maturin ! . . honnêtes, sobres, travailleurs. . . Aussi le bedeau de la paroisse, un savant qui lit toutes les écritures imprimées, a-t-il coutume de dire : " Les Maturin, ça a jamais offensé le bon Dieu mal à propos. Pas vrai vieille ? " Et sa vieille acquiesce en pinçant les lèvres.

La prière est terminée. Le père Maturin escalade le lit de famille, un de ces lits énormes, gigantesques, qui font penser au Mont-Blanc. La mère Maturin parvient aussi à se hisser.

Pierrot reste seul dans la demi-lumière projetée par le poêle où la bûche légendaire se tord, pétille, lance des fusées.

Il songe à ce qu'il va quitter, à ce qui l'attend en pays étranger ; ici une aisance modeste mais sûre, là-bas, rien d'assuré et, peut-être, comme prix de son entêtement, la ruine de sa robuste santé, la perte de sa foi, car la mère Maturin le lui a répété souvent : " Les voyageurs, c'est rare que ça finisse pas par mal finir ".

En somme, le père a peut-être raison quand, de sa voix grave, il proclame cette vérité : " Un j'tiens ben vaut mieux qu'deux j'tiensbendrai ".

Et voilà que les souvenirs de sa jeunesse heureuse montent à son front avec la douce chaleur du poèle. . .

Il s'endort.

. . . . . .

La voix de la Patrie murmurait dans la nuit apaisante du hameau :

" Pierrot ne t'en va pas. Le bien incomparable des tendresses maternelles, l'atmosphère sereine du foyer familial nous sont assez tôt enlevés par la mort ! Garde-toi de hâter cette irréparable perte. Mais quand tes vieux s'endormiront dans la paix du trépas, sois à leurs côtés pour recueillir leur dernier soupir avec leur dernier conseil. Tu épouseras Henriette, la fille au père Saint-André, si bonne et laborieuse et à qui ton départ — tu le sais bien Pierrot — ferait tant de peine. Là, où les vieux ont vécu tranquillement leur existence de rudes labeurs, sur ce coin de sol qui vous a vus naître et grandir, vous élèverez, à votre tour, une nombreuse famille d'honnêtes et robustes cultivateurs. "

. . . . . .

Pierrot s'éveilla, le matin, nerveux, maussade, comme un homme qui a mal dormi. Sans dire mot, il rassembla ses effets dispersés par toute la maison, les tassa dans une lourde malle, et vers les cinq heures de l'après-midi, il se sépara brusquement de sa famille navrée, pour aller prendre au village prochain de l'Industrie, en compagnie de Japhet Michon le train qui devait l'emporter loin de tous ceux qu'il aimait et dont il était aimé.

Englebert GALLÈZE.

CARILLON

" Ecoute résonner la charge,
Que commande leur âpre voix,
Et, nous couvrant d'éclats de bois,
Voici la première décharge.

" La défaite ploiera leurs fronts,
Et tous leurs soins sont inutiles,
Joyeux ils viennent, les reptiles,
Bientôt, nous les écraserons.

" Ils montent en quatre colonnes...
Ah ! vise bien leur rouge habit,
Tombez, soldats d'Abercromby,
Croulez, illusions saxonnes !

" Contre leur nombre, Canadien,
Tu sais défendre ta patrie,
Ils pourront la prendre meurtrie,
Mais ils ne l'auront pas pour rien !

“ Sur tous les points, le canon gronde,
Mais le tambour bat dans ton cœur,
Et des boulets tu n’as pas peur,
Héros obscur du Nouveau monde.

“ Comme ils débordent, flot mouvant,
Des bois pleins d’ombres et de ruses,
Entends l’appel des cornemuses,
Vois leurs drapeaux claquer au vent.

“ Puis, le clairon qui sonne à gauche,
Où Bourlamaque au guet se tient ;
Ici, mourir serait un bien,
Faisons, de gloire, une débauche !

“ Plus près, Montcalm, l’épée en main,
Dirige toute la bataille,
Et, dans l’air, siffle la mitraille,
Et la mort ouvre son chemin.

“ Canadien, ils veulent tes seigles,
Ils veulent jusqu’à tes tombeaux,
Abats le vol de ces corbeaux,
Toi, qui sait abattre les aigles ! ”

Au libre enfant du Canada
Ainsi parlait le fils de France ;
L’autre toujours vise en silence,
Et devant lui tombe un soldat.

De clameurs s’emplit la vallée,
Et l’assaut succède à l’assaut,
Le courage monte plus haut,
Dans la fumée échevelée !

Lorsque, baïonnette en avant,
L'ennemi roule aux murs de branches,
Où flottent les bannières blanches,
On dirait un fleuve vivant.

Sept fois, il s'élance avec rage,
Et sept fois nous le ramenons,
La mort bondit hors des canons,
Et le fer grêle dans l'orage.

Enfin, brisés par ces combats,
S'en vont les régiments superbes,
Comme des chars glissent des gerbes,
Les cadavres jonchent leurs pas.

O mon pays ! c'est la victoire !
Ah ! que n'en sort-il le salut !
Mais ton destin est résolu,
Et vaine est ta rançon de gloire.

On releva les deux amis
Tués par un éclat de bombe ;
Côte à côte, ils eurent leur tombe,
La tâche étant faite, endormis.

C'est par le sacrifice auguste
De ces petits au cœur d'airain,
Au jour splendide et souverain,
Que triompha la cause juste,

Que l'on pût voir, alors tremblant,
Et sans musique militaire,
Le drapeau rouge d'Angleterre
S'enfuir devant le drapeau blanc.

Hector Demers.

LES MIETTES DE L'HISTOIRE

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

En Europe, à une époque tellement reculée qu'on ne saurait la préciser aujourd'hui, on fêtait chaque année la Saint-Jean, par plusieurs jours de réjouissances. Maintenant encore, on retrouve en France, en Irlande, en Écosse, dans tous les pays où vécurent les Celtes, des vestiges de cette tradition. Cette coutume a conservé en Bretagne son originalité primitive. On allume la veille de la fête, sur toutes les hauteurs du pays, de grands feux, appelés vulgairement feux de la Saint-Jean.

" Le 23 juin, dit Benjamin Sulte, sur toutes les cimes des Pyrénées, se font, la journée durant, les préparatifs de la fête. Les jeunes garçons s'en vont de maison en maison, quêter des bourrées de menu bois, de fagots, et pas un habitant ne refuse. A la chute de la nuit, sur les collines, les mamelons, les pics, partout des feux éclatent. Des mêlées d'ombres noires bondissent autour du fantastique foyer. C'est un rire et un cri d'un bout à l'autre du pays. Jeunes gens, jeunes filles se prennent par la main et commencent une ronde folle. Les paysans passent à travers les bûchers, présentant à la flamme les enfants malades, les fruits de la terre. Il est évident que par cette communion mystique avec le feu, ils veulent se mettre, comme leurs ancêtres, en rapport avec le principe même de la vie, le soleil ".

Nous croyons voir dans cette solennité, un des derniers souvenirs du culte druidique, première religion des Gaulois. L'Église, pour ne pas froisser les anciens Francs dans leurs usages, non seulement la toléra, mais même la sanctifia.

Les colons français apportèrent, dès les premiers temps de la colonie, comme on pourra le constater par l'extrait suivant du *Journal des Jésuites*, cette coutume au Canada :

" Le 23 juin (1646), d'après ce *Journal des Jésuites*, se fit le feu de la Saint-Jean sur les huit heures et demie du soir. M. le

gouverneur envoya M. Fronquet pour savoir si nous irions. Nous allâmes le trouver le père et moi dans le fort. Nous allâmes ensemble au feu ; M. le gouverneur l'y mit, et lorsqu'il le mettait, je chantais le *Ut queant laxis* et puis l'oraison. M. de Saint-Sauveur n'y était point. Il l'y faut inviter une autre fois. On tira cinq coups de canon et on fit deux ou trois fois la décharge des mousquets ; nous nous en retournâmes entre neuf et dix heures ".

A Québec eut lieu la célébration dont on vient de lire le récit ; Trois-Rivières et d'autres endroits de la Nouvelle-France virent des réjouissances semblables.

Cependant, cet usage ne tarda pas à tomber en désuétude, et, après 1650, il n'est guère suivi que dans les villages placés sous le patronage de saint Jean-Baptiste.

De 1834, date la célébration de la Saint-Jean-Baptiste comme fête nationale des Canadiens français. Ludger Duvernay en fut le créateur. En effet, le 22 juin de cette année, un dîner de soixante couverts fut servi sous la présidence de Jacques Viger, alors maire de Montréal. J. Viger, L.-H. Lafontaine, C.-E. Rodier, T.-S. Brown, O'Callaghan, Turner, Sicotte, C.-O. Perrault, Laberge, etc., prononcèrent des discours de circonstance. Un jeune homme y chanta une chanson patriotique qu'il avait composée expressément pour cette solennité. Cette chanson, aujourd'hui populaire, commençait par les mots *O Canada ! mon pays, mes amours...* Le chanteur devait être plus tard sir Georges-Etienne Cartier.

Nous trouvons parmi les toasts préposés pendant le banquet : Le peuple, source primitive de toute autorité légitime.—Le jour que nous célébrons.—La Chambre d'assemblée du Bas-Canada, l'organe fidèle du peuple canadien. — L'honorable L.-J. Papineau, orateur de la Chambre d'assemblée, habile et zélé défenseur des droits du peuple.—Louis Bourdages, écuyer, doyen de la Chambre d'assemblée, le Nestor canadien. — MM. D.-B. Viger et A.-N. Morin, nos agents en Angleterre. — M. Duvernay, qui a donné l'idée de la fête et qui en a surveillé les préparatifs. — MM. W.-L. Mackenzie et Bidwell et les autres réformistes du Haut-Canada. — O'Connell et nos compatriotes irlandais. — Le gouvernement des Etats-Unis, etc.

" La plus grande gaîté régna pendant la soirée, dit la *Minerve* dans son compte-rendu du banquet. Le dîner, préparé par M. Jehlen, était splendide. Les tables étaient placées dans le jardin de

M. McDonnell, avocat, rue Saint-Antoine, qui avait eu la politesse de l'offrir pour cette fête champêtre. Les lumières suspendues aux arbres, la musique et l'odeur embaumée que répandaient les fleurs, la beauté du site, tout tendait à ajouter aux charmes du spectacle. Cette fête dont le but est de cimenter l'union entre les Canadiens ne sera pas sans fruit. Elle sera célébrée annuellement comme fête patronale et ne pourra manquer de produire de beaux résultats ".

En 1834, Etienne Parent, parlant de l'inauguration de la fête nationale, déclare ce qui suit :

" Il y a longtemps qu'on donne au peuple l'appellation de Jean-Baptiste, comme on donne à nos voisins celui de Jonathan, aux Anglais celui de John Bull, et aux Irlandais celui de Patrick.

" Nous ignorons qui a pu donner lieu à un surnom familier des Canadiens, mais nous ne devons pas le répudier, non plus que le patronage établi par les Montréalais. C'est un bon augure pour les patriotes canadiens que d'avoir pour patron le Précurseur de l'Homme-Dieu, qui est venu prêcher l'égalité des hommes aux yeux du Créateur, et délivrer le monde de l'esclavage des puissances ennemies d'un autre monde ".

En 1835, la Saint-Jean-Baptiste qui n'avait été fêtée, l'année précédente, qu'à Montréal, fut non seulement chômée dans cette dernière ville mais dans toute la province de Québec.

Deux ans plus tard, des difficultés surgirent au sein de la société Saint-Jean-Baptiste ; il ne pouvait en être autrement à une période aussi tourmentée de notre histoire. Une certaine partie des membres voulait une politique hostile au gouvernement, tandis que l'autre voulait la conquête de nos libertés constitutionnelles par des voies pacifiques. Cette divergence de vues provoqua une scission, et la fête ne fut plus célébrée à Montréal qu'en 1843.

Dans le cours de 1842, Ludger Duvernay, revenu d'exil (1), se mit à réorganiser la société dont il avait été le fondateur. L'année suivante, le 9 juin, une assemblée eut lieu dans une salle du marché Sainte-Anne, sous la présidence de D.-B. Viger. Sir Georges-E. Cartier faisait l'office de secrétaire. Après délibérations, on décida la réorganisation de la société.

---

(1) Elu député à l'Assemblée législative comme représentant du comté de Lachesnaye, en 1837, il avait été obligé de fuir aux Etats-Unis pour ne pas être arrêté de nouveau. Il avait déjà été arrêté trois fois pour avoir écrit, dans son journal, des articles contre le gouvernement. C'était un ardent patriote.

Depuis cette époque, cette association n'a pas cessé d'exister et, avec les moyens mis à sa disposition, elle s'est toujours efforcée d'atteindre le but pour lequel elle a été fondée. Dans la longue liste de ses divers présidents, nous voyons défiler, comme dans un véritable répertoire national, les noms des hommes les plus éminents de notre nationalité. Nous en extrayons les suivants : Jacques Viger (1834), D.-B. Viger (1843–44), J. Masson (1845), A.-N. Morin (1846–47), Joseph Bourret (1848–49), E.-R. Fabre (1850), Ludger Duvernay (1851–52), C.-S. Cherrier (1853), sir Georges-E. Cartier (1854–55), Dr J.-B. Meilleur (1857), Damase Masson (1858), Dr Pierre Beaubien (1859), J.-A. Quesnel (1860), R. Trudeau (1861), G.-R. Saveuse de Beaujeu (1862), Olivier Berthelet (1863), T. Bouthillier (1864), P.-J.-O. Chauveau (1865-66), C.-A. Leblanc (1867-68), Gédéon Ouimet (1869–70), C.-S. Rodier (1871), C.-J. Coursol (1872–73), sir Antoine-A. Dorion (1874), Jacques Grenier (1875), Louis Archambault (1876), Dr J.-P. Rottot (1877–78), J.-B. Rolland (1879), T.-J.-J. Loranger (1880-84), Nap. Bourassa (1881), Louis Beaubien (1882), Jérémie Perrault (1883), Adolphe Ouimet (1885), Dr E.-P. Lachapelle (1887), L.-O. David (1888), L.-O. Loranger (1895), F.-L. Béïque (1899), J.-X. Perrault, etc.

La Saint-Jean-Baptiste, sauf quelques exceptions, est fêtée chaque année à Montréal par des processions, des banquets, des pique-nique et une grand'messe à Notre-Dame ou dans une autre église de la métropole. De ces démonstrations, les deux plus brillantes ont été celles de 1874 et de 1884. Ces deux années-là, il y eut grandes processions avec chars allégoriques, banquets, congrès des diverses sociétés canadiennes françaises du Canada et des Etats-Unis. La plus grandiose de ces deux fêtes fut celle de 1884, année où on célébra le cinquantenaire de la société Saint Jean-Baptiste de Montréal, société qui a donné naissance à toutes les autres du même nom.

L'on songea, en cette dernière année, à doter la société d'une salle qui deviendrait en quelque sorte le rendez-vous des Canadiens d'origine française. La première pierre d'un édifice devant s'élever à l'angle sud-est des rues Craig et Gosford fut bénie le 24 juin. Dans la suite, ce terrain ayant été vendu, on en acheta un autre boulevard Saint-Laurent, et, en 1891, la construction du Monument National fut commencée, avec un capital de cinquante mille dollars

formé d'une allocation de dix mille dollars du gouvernement de Québec et du produit de diverses souscriptions. Dans cet édifice, on donne maintenant des cours sur les beaux-arts, les métiers et l'agriculture.

C'est en 1887, que la colonie canadienne de Paris fêta, pour la première fois, la Saint-Jean-Baptiste. A cette occasion, un banquet eut lieu au restaurant Marguery. Plusieurs Français éminents assistaient aussi à cette fête et y prononcèrent des discours.

L'usage de célébrer la Saint-Jean-Baptiste, comme fête nationale, est maintenant répandu dans tous les endroits du Canada et des Etats-Unis où il y a des Canadiens français. Aux Etats-Unis, les fêtes du 24 juin sont magnifiques et ont un caractère patriotique on ne peut plus touchant. Il nous a été donné de le constater nous-même plus d'une fois.

Pour conclure, disons que la pensée de représenter saint Jean-Baptiste, dans les processions du 24 juin, par un jeune enfant recouvert d'une peau d'agneau, et accompagné d'un petit mouton, est due à M. Chalifoux, mort le 28 août 1887, à l'âge de soixante-quatre ans. Cette coutume, qui prit naissance à Montréal, est maintenant suivie partout. Pie IX récompensa M. Chalifoux en lui envoyant des reliques de saint Jean-Baptiste.

G.-A. Dumont.

OCEAN

J'ai contemplé la mer du haut de la falaise.
Elle remplissait l'air de ses cris déchirants :
La mer, la grande mer, que nul repos n'apaise,
Se laissait emporter au gré des ouragans.

Sa détresse montait en de graves murmures
Qui, lugubres toujours et jamais amoindris,
Pareils au choc terrible et strident d'une armure,
Heurtaient avec fracas le rivage meurtri.

Par formidables bonds, jaillissant des abîmes,
Houles, blondes vapeurs, écumes, tourbillons,
Renaissaient du chaos, s'élançaient vers les cimes
Et laissaient derrière eux d'innombrables sillons.

Puis, se brisant soudain aux pierres des jetées,
Les vagues, une à une, exprimant leurs regrets,
Convulsives, et par une force emportées,
Au loin se balançaient en de pâles reflets.

O caprices du vent et du remous des lames !
Quelquefois, un appel des gouffres infinis
Me redisait l'angoisse immortelle des âmes,
Ou de mornes échos dans le soir réunis.

Ou, parfois, sa tristesse, empreinte de délire,
Clamait l'éternité d'incurables douleurs ;
Ou, comme les accords langoureux d'une lyre,
M'arrivait dans le vent l'âpreté de ses pleurs.

J'ai contemplé la mer d'où montaient des étoiles,
Du haut de la falaise et dans le soir vermeil ;
La mer sans goélands, sans nuages, sans voiles,
Témoin de l'agonie étrange du soleil.

J'ai regardé la mer dans l'or des crépuscules,
Dans l'éblouissement, vers l'espace emporté ;
Tristement mon âme, où l'extase s'accumule,
A salué la mer en son immensité !

Mer indomptable ! Mer aux plaintes dérisoires,
Flots remplis de terreur, qui furent les tombeaux
Où les ans révolus ont noyé tant de gloires,
Gouffres des songes morts engloutis par monceaux,

Salut ! Je viens à toi ! Ta colère me hante,
Et je suis tourmenté par un mal inconnu ;
Comme toi, je m'en vais en proie à l'épouvante,
Et pour t'interroger vers toi je suis venu.

Tu dresses ton dédain en crêtes triomphales ;
Le remords te poursuit, à tes flancs acharné ;
Si tu pouvais trouver des grèves sans rafales
Où le repos enfin saurait t'être donné !

Portes-tu dans ton sein les secrets de la vie ?
Quel germe t'anima ? De quel profond néant
Tires-tu ta Genèse ? Es-tu donc asservie
Au hasard qui t'entraine, ô tragique Océan !

D'où vient l'infinité des sanglots et des râles
Que ta fureur vomit comme un blasphème aux cieux ?
Et pourquoi ta douleur, par les nuits sépulcrales,
A-t-elle fait ton cœur à jamais anxieux ?

Tu t'en vas sans savoir le but de ton voyage,
Vers un pays de rêve et mystique et lointain ;
Et toi qui parcourus le long chemin des âges,
Tu vois avec horreur l'avenir incertain.

Tu diriges tes pas vers le mystère et l'ombre !
Et si tu vis crouler les empires mortels,
Le Temps inexorable et l'Espace et le Nombre
Cachent dans tes replis leurs secrets éternels.

Océan, nul ne sait vers quelle destinée
Roulent les continents et les mondes détruits !
Sans connaître le but de leur course effrénée,
Aveugles, nous marchons dans l'énigme des nuits.

Plus brillantes jadis que la beauté des astres,
Grandes dans leur splendeur, les antiques cités,
Gisant parmi les noirs débris et les désastres,
Ont brisé leurs autels et leurs divinités.

Nous portons l'atavisme et la tare suprême ;
L'inavouable envie a nourri notre orgueil ;
Nous cherchons vainement l'impossible problême
De l'Inconnu, heurtant nos fronts contre l'écueil.

Amour, Orgueil, Folie, Espérance des âges,
Comme les mers roulant leurs flots échevelés,
Vous vous précipitez vers d'étranges rivages :
Si nous pouvions savoir où vous vous en allez !

Extrait des *Blessures*, en préparation.

Jean CHARBONNEAU.

CHARLOT

Charlot avait vingt-cinq ans et ne parlait pas de se marier. Jamais il ne sortait et les jeunes filles semblaient le laisser indifférent. Timidité probable. Le dimanche, cependant, il n'était pas sans faire un peu de coquetterie. Après s'être fait la barbe au petit miroir accroché à la fenêtre, il se parfumait les cheveux d'huile Palma-Christi chaussait ses bottes en veau français et mettait un beau col en papier glacé. C'était chez lui un point d'orgueil de porter un collet blanc le dimanche, hiver comme été. Aussi en achetait-il une boîte d'une douzaine chaque année. Il n'oubliait pas non plus, de prendre son mouchoir de filoselle bleue dont il laissait pendre un coin hors de la poche supérieure de son habit. Avant de

monter en boghei pour se rendre à la messe, et pendant que la Scouine se fardait les joues en les frottant avec des feuilles d'orme, il se regardait non sans satisfaction dans la minuscule glace fixée au fond de son chapeau.

L'office fini, il s'empressait avec les autres jeunes gens de former la haie sur le perron de l'église pour assister au défilé des belles de la paroisse.

Après le dîner au pain sûr et amer, marqué d'une croix, Charlot montait au grenier faire un somme.

Il s'étendait sur une robe de carriole, la figure enfouie dans la longue fourrure brune, moëlleuse, au relent âcre de bêtes.

Un grand silence chaud, enveloppant, appesantissait, fermait peu à peu ses paupières, le poussait invinciblement au sommeil.

Le silence cependant n'était pas toujours le même, il semblait pour ainsi dire, mobile, changeant. En d'infinitésimales parcelles de secondes il devenait autre, différent. Par moments, il était celui d'une nef d'église, après vêpres, quand les dévotes s'en sont allées de leur pas lent et capitonné. D'autres fois, il était celui qui règne dans les confessionnaux où dorment les vieux péchés. Parfois encore, c'était le silence aigu, suprême, qui précède les catastrophes, les choses irrémédiables. Soudain aussi, le silence était si intense, qu'il donnait l'impression d'un autre silence, d'un abîme vertigineux, du néant.

Une paix immense remplissait le petit grenier.

Des odeurs diverses, odeur grasse de laine cardée, odeur piquante de cuir, odeur fade de bois poussiéreux, odeur forte qui traîne dans les pièces où ont rodé les souris, assaillaient sans les émouvoir les narines de Charlot. Les mouches bourdonnantes parmi les défroques, les habits déformés accrochés de tous côtés à des clous, faisaient plus grande la solitude. Elles semblaient laisser dans l'air un sillage ténu comme un fil d'araignée, invisible. Endormants comme des passes d'hypnotiseur étaient ces volètements. Comme derrière le vitrage blème de certaines serres se voient des fleurs rares, étranges, monstrueuses, sur les carreaux salis de l'étroite fenêtre éclairant cette retraite, des mouches géantes, grasses et repues faisaient béatement la sieste au soleil, vivaient dans une douce quiétude.

Inconscient des inéluctables destins en marche, Charlot, les cheveux huileux et luisants mêlés au poil de la peau de buffle, de grosses sueurs lui coulant sur le front et les yeux, ses membres lourds et raidis de fatigue, plongés dans l'ouate du repos, dormait d'un sommeil de brute.

D'autres après-midi de dimanche, Charlot, pour tuer le temps, s'arrachait les piquants de chardons qui lui bourraient les mains. Pour quelques-uns, il était obligé de recourir à la Scouine ; celle-ci alors s'interrompait de lire la " Minerve " pour lui venir en aide. De rares voitures passaient sur la route tortueuse. Dans quelques-unes, les promeneurs faisaient de l'accordéon, et l'éloignement donnait l'impression que l'instrument était brisé, ne rendait plus de son. Les silhouettes fuyantes de Frem et de Frasie Quarante-Sous, droits et raides sur leur siège, distrayaient un moment les regards. Charlot baillait longuement en s'étirant. Le frère et la sœur n'échangeaient pas dix paroles de l'après-midi.

Sur la question du mariage, Charlot était absolument muet. Le sacrement ne le tentait guère. Mâço cependant, était convaincue qu'il se déciderait un jour à se choisir une compagne, et elle rêvait pour lui une femme riche, travaillante et économe. Elle se représentait son fils installé dans une vaste maison qui ferait l'envie de tous les voisins et dont ou parlerait au loin. Ambitieuse, Maço souhaitait voir Charlot s'établir, devenir quelqu'un. Deschamps battu en brèche par sa femme se décida à construire la demeure projetée. Pendant un mois, ils discutèrent si elle serait en pierre, en brique ou en bois. Après de longues délibérations, et après avoir consulté Charlot il fut décidé qu'elle serait en brique. Un site fut choisi en face du canal.

Des steamers blancs bondés de touristes, d'étroits navires marchands se rendant aux ports des grands lacs, de vieilles goélettes grises tirées par des remorqueurs, et de lourdes barges chargées de bois, que traînaient péniblement, avec un bruit de sabots sur le macadam, des chevaux s'arc-boutant, au dos en forme de dôme, de vastes plaies aux épaules, et que fouettaient à tour de bras, sur les jambes, en proférant des litanies de jurons, des gars à sinistre figure, défilaient là à toutes les heures, brisant la monotonie des lentes journées.

" Pour dire comme on dit, su't'en bâtisse " annonçait à quelque temps de là Deschamps chez le forgeron.

— " Ane grange ? "

— " Non, ane maison pour Charlot ".

Deschamps organisa une corvée pour le transport de la brique qu'il fallait aller chercher à dix lieues. Vingt voitures partirent un matin d'été et revinrent le soir en procession.

" Pour dire comme on dit, su't'en bâtisse ". C'était là la phrase avec laquelle Deschamps abordait tout le monde maintenant. La maison de Charlot l'accaparait tout entier. Rapidement, la charpente s'éleva. Maço et la Scouine apportaient dans une chaudière le dîner aux menuisiers et aux maçons. Dans ces visites quotidiennes, la vieille femme inspectait les travaux, et, sans qu'on le lui demandât, donnait son avis sur toute chose.

La maison fut construite, mais Charlot ne se maria pas. Séduit par les grâces de Mlle Célina, servante chez les Lussier, il lui fit quelques visites et se posa en prétendant. Il lui apportait le dimanche un sac de pastilles de menthe, des " paparmanes " dans le langage de Charlot. Dans des causeries simples il formula son rêve : vivre ensemble bien tranquillement, avoir une grande basse-cour, et faire l'élevage des volailles, ce qui ne demande pas beaucoup de travail et rapporte de beaux bénéfices. Naturellement, il parla de sa maison qui l'attendait, qu'il habiterait en se mariant. En manière de madrigal, il ajouta que son plus grand désir était d'y faire entrer une jolie fille comme celle qu'il suppliait d'être sa femme. Son bien était clair et net, et il était impossible de ne pas être heureux. Peut-être la servante se serait-elle laissée gagner par cette promesse de vie facile, par la certitude de l'existence assurée, sans les machinations d'un gars arrivé depuis une couple d'années dans la paroisse et employé comme manœuvre chez Raclor. Ce garçon, beau parleur, d'humeur joviale, et ayant quelque peu voyagé, n'eût pas plutôt appris les assiduités de Charlot auprès de Mlle Célina, qu'il se mit en tête de le supplanter. Guilbault,—c'était le nom du valet de ferme—n'eut qu'à se présenter pour vaincre. Un soir, lui et Charlot se rencontrèrent auprès de leur belle. Le nouveau venu sut intéresser et amuser Mlle Célina. Elle fut charmée, séduite, et oubliant le pauvre Charlot, ne lui adressa pas deux paroles. Après avoir patienté pendant une heure, celui-ci demanda son chapeau. Il

partit et ne revint pas. Guilbault satisfait du tour joué en fit autant. Découragé par cet échec, Charlot résolut de ne plus s'exposer à manger d'avoine. Se sentant laid et infirme, il s'abstint désormais de courtiser les jeunes filles et se borna à cet unique essai.

La maison, la belle maison qui ressemblait à un presbytère, la maison construite avec tant de soin pour le fils de prédilection, la maison, orgueil des Deschamps, attendit toujours la brune épousée et le festin de noces.

Elle n'abrita jamais ni grande joie ni grande douleur ; ni la vie, ni la mort ne franchirent son seuil. Avec ses fenêtres éternellement closes, ses portes fermées, elle prit un air de deuil et d'abandon. A sa vue, le passant éprouvait une vague impression de malheur, songeait à quelque catastrophe soudaine qui aurait boulversé toute une existence.

Elle criait la vanité et la fragilité de nos espoirs.

La pluie, le froid, l'humidité la rongèrent peu à peu, accomplirent leur œuvre de destruction. De loin, elle conservait toujours sa coquette apparence, elle en imposait. Mais le toit creva, et l'eau dégouttant sur les chevrons, les planchers, les soliveaux, les cloisons, les pourrit lentement. Sous l'action de l'air et de la gelée, les briques s'effritèrent, se pelèrent. L'herbe et la mousse envahirent la pierre du perron. Comme son maître, la maison s'en allait en ruine. Les saules, plantés tout autour lors de sa construction, avaient grandi rapidement, mais n'étant jamais taillés ajoutaient encore à sa désolation.

Charlot vieillit. Ses cheveux grisonnèrent, et il traîna plus lourdement, plus péniblement sa jambe boîteuse. A mesure que s'écoulaient les années, il devenait plus irritable, plus bourru. Sa vie s'écoula morne et plate entre son père, sa mère, et sa sœur. Le matin, il déjeunait de pain sûr et amer et, le soir, après sa journée de travail, avant de s'aller coucher seul dans le vieux sofa jaune, il soupait encore de pain sûr et amer, marqué d'une croix.

Albert LABERGE.

RIRE ET PLEURER

LES BÊTES NATIONALES

LE MOUTON

Gazette rimée

C'était le 24 juin....

Le voilà donc le jour suprême,
Où le peuple plein de fierté
Va promener son noble emblême,
Le Mouton de la liberté.

On le traîne en grand équipage,
On l'orne de roses faveurs,
Et lui, timide en ce tapage,
Fait cligner ses bons yeux rêveurs.

On a mis sur les oriflammes
Ainsi que sur chaque portail,
Sur les fanons et sur les flammes,
Le portrait du charmant bétail.

Sur le clair satin des bannières
Que le zéphyr fait froufrouter,
On voit, ainsi qu'aux boutonnières,
De beaux petits moutons brouter.

Pas un quidam qui ne s'insurge
Contre l'étalage en troupeau
Des pupilles du bon Panurge
Qui pâturent dans nos drapeaux.

Il n'entend pas les moqueries
Et prend des petits airs frondeurs,
En écoutant les flatteries
De ceux qui seront ses tondeurs.

Un roi n'eut jamais cour pareille,
Et de plus nombreux courtisans
N'ont pu chanter à son oreille
La gloire de ses jeunes ans.

Ce triomphateur pâle et frêle,
Qu'un long jeûne vient d'affamer,
Fait entendre un bêlement grêle
Quand la foule veut l'acclamer.

La procession du burlesque
Défile en de multiples rangs,
Et la farce funambulesque
Semble un sabbat d'incohérents.

Des Champlains et des d'Ibervilles,
Des Maisonneuves égrillards,
Pris aux quatre coins de nos villes,
Hurlent des refrains trop gaillards ;

Des Pierrots et des Colombines
Roucoulent, des cow-boys grisés
Pointent de longues carabines
Sur les petits moutons frisés.

Debouts, dans de grandes voitures,
Un Frontenac, un lord Elgin,
Dorés sur toutes les coutures,
Causent en se versant du gin.

Vêtus d'originales nippes,
Les Iroquois, sous des rameaux,
Fument béatement leurs pipes
Près d'un grand Dollard Des Ormeaux.

Les drapeaux aux mains des bélîtres
Flottent lamentables, honteux,
Pendant que des gars mis en pitres,
Sifflent : " Terre de nos aieux. . . "

Cette salade d'héroisme,
Ce ramas de faux baladins
Promènent le Patriotisme
Et la Gloire en vertugadins.

Et sous la lune aux pâleurs blanches,
On voit encor des Arlequins,
Autour de grands bûchers de branches,
Danser comme des Algonquins.

Puis, pour achever l'algarade,
On offre au peuple stupéfait
Une effroyable pétarade,
Car sans cela rien n'est parfait.

Plus loin, un orateur épique
Hurle dans un joyeux bagout,
Une sinistre philippique
Et dont le peuple aime le goût.

Le peuple s'en va, monotone,
Pour l'an prochain recommencer
L'annuelle farce moutonne,
Car il ne saurait s'en passer.

Vois, si tu ris et te querelles,
L'Anglais qui se gausse de toi !
Joueras-tu donc les Sganarelles,
Latin, que Dieu fit chef d'emploi ?

Allons, redeviens héroïque !
Mais non, hélas c'est dans tes mœurs,
Il faut le pétard, la musique ;
C'est de cela que tu te meurs.

Pauvre Mouton ! pousse ta laine,
Fais-toi manger par le Glouton ;
Ne lui prend pas sa marjolaine,
Pousse ta laine cher Mouton !..

1909. Ernest Tremblay.

NOTRE THÉÂTRE

Histoire de sa fondation

Avant de rouler sur les sol asphalté des villes, le char de Thespis, en voyage d'exploration par les landes hyperboréennes de notre pays, promena longtemps ses Léandres et ses Isabelles sur les routes semées d'ornières et de bourbiers des cantons vicinaux et des banlieues.

Quand une bonne fortune inespérée apportait sa consolante récompense à l'effort commun, vite les nomades remisaient le char, rêvaient de vivre dans leurs meubles, prenaient déjà des habitudes. Mais, c'est au théâtre que le bonhenr est le plus éphémère.

Les rares grands seigneurs de cette époque, déjà lointaine, étaient de bizarres Mécènes, dont le premier mouvement, sincère sans doute, était d'accueillir les baladins qui prodiguaient l'art pour l'or ; mais le gain rapide éveillait des convoitises, et l'homme voulait plus d'or pour son or. Un beau jour, l'âpre exploiteur faisait main basse sur tout et les Léandres et les Isabelles, remontant dans le char, à peine distraits de leur rêve par le choc, repartaient sous la lune qui leur souriait malgré les trous que ces Mécènes avaient fait à sa face.

Ainsi passèrent, par tout notre pays, les Louis Labelle, les Victor Dubreuil, Pierre Tremblay, Petitjean, Delaunay, Charpentier, Brazeau, Madame de la Sablonnière, Madame Chapdelaine, Léandres et Isabelles de la première heure.

Peu à peu cette troupe étrange éveilla l'attention et gagna des adeptes. Le premier pas était fait. On vit alors paraître Filion, Palmiéri (Archambault), Godeau, Julien Daoust, Ravaux, Madame Dartigny. On remise le char tour à tour, à la salle Cavalho, qui devint successivement, l'Empire, le Lyceum, et finalement le Théâtre Français, où une troupe d'opérette vint se loger.

Ces premières cigales furent l'indice du beau temps.

Les comédiens émigrèrent alors Place Chaboillez, et l'ancien patinoir de la rue Saint-Maurice fut transformé en théâtre. (?) Dieu ! que cela est déjà loin ! La troupe était désormais une petite colonie et la décentralisation allait se faire. M. Chaput, directeur du " Bijou ", avait à ce moment là, comme pensionnaires : MM. Godeau, Filion, Palmiéri, Petitjean, Delville, Léonce ; Mesdames Nozières, LaSablonnière, Morini, Bérangère, Petitjean, Germaine Duvernay, etc., etc. Il projeta de construire un théâtre, mais les fonds manquèrent et c'est la banque de Montréal qui occupe aujourd'hui cet immeuble, rue Sainte-Catherine Est.

Il vint alors à l'idée d'un quincaillier, M. Hoolahan, de fonder, lui aussi, un théâtre. Il aménage dans un immeuble de l'extrême est, et il ouvre le théâtre de la Renaissance, où nous revoyons Godeau, Filion, Palmiéri, Petitjean, Delaunay, Sans-Cartier, mesdames LaSablonnière, Nozière, Bérangère, Duvernay, etc., etc.

*
* *

La situation était donc ainsi, en 1897. Le Théâtre Français ne l'était que de nom, une " Stock Company " y jouait, sous l'administration Philipps ; le " Bijou " du Carré Chaboillez était au " clou " et seuls, les théâtres de la " Renaissance " : direction Hoolahan, les " Variétés ", jouant de l'opérette sous la direction Ravaux, donnaient des spectacles assez courus.

Mais ces entreprises étaient vaguement établies. On avançait à tâtons, et l'on n'abordait que les affreux drames du vieux répertoire où les choses les plus simples sont dites avec une emphase dérisoire. Pour demander une plume, l'artiste prenait son " creux " comme un prédicateur. Le spectacle commençait la veille et finissait le lendemain. Il fallait du sang, beaucoup de morts, plusieurs traîtres et des pétarades bien nourries. Ces images aux fortes couleurs plaisaient à l'œil du grand enfant qu'est tout public neuf, et, ce ragoût littéraire était l'aliment qui convenait aux palais des spectateurs d'alors, habitués qu'ils étaient à savourer la prose fortement épicée des romans-feuilletons et à l'inconcevable paradoxe des pièces " arrangées pour hommes ", par M. G. W. McGown, un maître d'école dont l'intention était honorable.

C'est ainsi que nous avons vu jouer, chose incroyable ! " Athalie ", " La fille de Roland ", " Les noces d'Attila ", " Le voyage de M. Perrichon ", " Rabagas ", " Antigone ", (en grec) et la " Grâce de Dieu ", *arrangés pour hommes.*

Quoi que l'on jouât, le public d'alors écoutait tout avec admiration et la chair de poule ; il faisait ce que j'appellerai (qu'on me pardonne l'audace et l'expression) sa période d'incubation pour le goût du théâtre.

*
* *

Au commencement de l'année 1898, M. Elzéar Roy, qui est l'homme a qui le théâtre français doit le plus de reconnaissance pour l'œuvre fondée par ses soins, nourrissait un projet cher à son cœur. Esprit averti, homme d'un goût sûr, étayé par des observations recueillies au cours de ses voyages à Paris, il méditait un plan de comédie française et la création d'une troupe canadienne qui

devait interpréter le répertoire de la maison de Molière. C'était d'un accomplissement difficile, car Melpomène et Thalie étaient enlisées dans les marais du mélo.

Comment les tirer de là ? Où prendre les éléments d'une troupe ? Où la loger ensuite ?

L'honorable M. Rodolphe Lemieux, malgré l'avidité des intérêts politiques qui l'absorbaient, aimait quand même à s'acoquiner avec les Muses. Il était titulaire de la chaire d'élocution aux cours publics du Monument National, dont Me Elzéar Roy dirigeait le cours d'art dramatique appliqué.

M. Roy, qui, dès ses dernières années de collège s'occupait du mouvement artistique, avait remarqué parmi ses camarades de réels talents artistiques. Et, comme sa fortune et ses loisirs lui permettaient de suivre son penchant, il s'appliqua à ne pas rater un seul spectacle : théâtres anglais, théâtres français, séances " dramatiques et littéraires ", auditions de fin d'année dans les lycées, " bénéfice d'infirme ", de " malheureux ", " pour une bonne œuvre " ; il fut partout, notant les qualités, prenant des noms. C'est ainsi que lui vint à l'idée de grouper les meilleurs éléments et de fonder la comédie française.

Il remarque Henri Bédard, à Saint-Henri ; Rodrigue Duhamel, au collège Saint-Laurent ; Jean Charbonneau (Delagny), à la salle Saint-Jean-Baptiste, où il jouait en compagnie d'Emmanuel Bourque. Il se lie avec Raoul Barré, Lemay. Il découvre Clara Reid (Mme Bédard), Elise Chapdelaine, Mme Chapdelaine, Mary Calder, Hélène Bernard, les sœurs Daigle et moi-même.

Comment réunir ces jeunes gens ? Il fallait d'abord un local.

M. J. X. Perrault, qui en somme n'a pas fait qu'encombrer les salles de rédaction, offrit à M. Roy le théâtre du Monument National. Ce fut le commencement du rêve qui devait se finir, hélas ! en un pénible cauchemar.

Une autre difficulté surgit. Où prendre des pièces ? A cette époque il n'y avait à Montréal aucune bibliothèque théâtrale, les seules brochures qui existassent étaient celles de feu Brazeau, mais la plus grande partie ne pouvaient être utilisées. Ou trouva plusieurs drames et quelques comédies, mais le drame répugnait et les comédies étaient si audacieuses que l'on craignit d'effrayer la pudeur d'un public vierge, au point de vue théâtre s'entend.

Un soir du mois de septembre 1898, les rares passants attardés rue Dorchester, écoutaient les bruits d'un débat, dont quelques bribes leur parvenaient par la fenêtre d'une chambre du premier étage des usines Roy. La scène déroulait ses péripéties dans les grands bureaux de l'atelier.

" Non ! non ! il faut de la comédie !

— Nous n'avons pas de brochures.

— Commençons par un drame.

— Non ! non ! de la comédie ! de la comédie !

— Oui, mais nous n'en pouvons pas pondre !. . .

— En voilà !. . . "

Un cri de joie troubla les échos endormis de la rue.

Dans les bureaux de la comptabilité, cinq personnes discutaient. C'est leur voix que l'on attendait de la rue. Assis dans la chaise tournante du comptable, un jeune homme d'une correction et d'une élégance absolues, semblait présider au débat. Il parlait d'un ton mesuré, sans chercher ses mots, comme un homme qui n'a qu'à laisser couler d'abondance le récit d'un projet longtemps mûri. C'est celui-là qui avait dit :

— Non ! non ! il nous faut de la comédie !

C'était Elzéar Roy.

Sur un ancestral divan écoutant distraitement les réflexions de son voisin, l'un des cinq personnages, mis avec autant de recherche que le président, regardait sans les voir des plans de carosseries, des modèles de roues, de capotes, des séries de fers à chevaux, étalant leurs dessins fortements colorés dans des cadres qui couvraient les murs. Sans passion dans les mots, il se prononça pour la comédie, en réglant le beau pli de son pantalon que le mouvement avait un peu dérangé. Celui-là avait déjà jeté à pleines mains dans toutes les revues de l'époque, beaucoup de beaux vers, des études sur l'art, fondé une école littéraire et s'occupait en ce moment de créer un théâtre de comédie tout en écrivant une rigide tragédie en vers. A la tribune du conférencier ou au café du père Ayotte, dans les chambres d'étudiants, il était correct et compassé, dans la tenue et dans les mots. Ce jeune cygne craignait toujours de froisser ou de tacher ses blanches plumes. C'était Jean Charbonneau.

Son tumultueux voisin, avec le toupet " en flamme de punch ", était celui qui, au cri de désespoir : " Pas de brochures ! " avait fait

cette entrée sensationnelle en disant : " En voilà ! " C'était Emmanuel. Les deux autres étaient Raoul Barré, l'excellent peintre, aujourd'hui à New-York, où l'on doit jouer prochainement une de ses œuvres : " l'Artiste ", et enfin, l'auteur de ces lignes.

Tous ces jeunes gens avaient fait leurs études classiques, et dans les salons ils avaient leurs grandes et leurs petites entrées. J'étais la seule exception, et ceci n'est pas un regret que j'exprime. A ce moment-là, je vivais les jours de la plus exquise bohème, et j'avais mes appartements tour à tour dans le corbillard de M. Juneau, entrepreneur de pompes funèbres à Sainte-Cunégonde, et dans la chaude cabine d'un traversier, en cale-sèche, aux chantiers de radoub de la Cie Cantin.

Elzéar Roy, consultant les titres des brochures, lut : " Le Dompteur ", drame en 5 actes ; " Martyre ", drame en 5 actes ; " Le roman d'un jeune homme pauvre ", " Le voyage de M. Perrichon ", " Le testament de César Girodot " et " Ruy Blas " apporté par Jean Charbonneau.

Il fallait choisir. On décide de voter au scrutin, chacun écrivant sur un carré de papier le titre de la pièce de son choix.

Au premier tour, " Le Dompteur " sortit bon premier, mais après les remarques de Roy, qui jugeait avec raison la pièce un peu lourde pour un début, on recommença.

" Le testament de César Girodot " obtint trois voix, " Le roman d'un jeune homme pauvre " une voix, et " Le voyage de M. Perrichon " une voix.

" *Alea jacta est*, dit Elzéar Roy, nous jouerons " Le testament ". Puisse-t-il nous léguer le succès.

Les " artistes " furent invités ; on lut la pièce, les rôles furent distribués, et, après une semaine de travail ardu, la pièce était à point.

Un dimanche soir, le 13 novembre 1898, la salle du Monument était gavée jusqu'aux portes d'un public anxieux de voir l'accomplissement des promesses faites par M. Elzéar Roy et par les journaux qui s'étaient montrés presque généreux.

Sur scène l'agitation était grande. Les artistes avaient été maquillés par un ami commun, M. Ponton fils, dont le père était costumier depuis un quart de siècle. La composition des " têtes " n'offrait rien de bien compliqué. " Comme ce rôle me va ! j'ai natu-

rellement la ligne du personnage ", disait chacun ; et le brave Eddy faisait un fond avec du No 6, accusait les sourcils, collait une moustache ou une barbe broussailleuse, s'éloignait de la " tête " pour juger son ouvrage, et disait : " Oui, c'est bien ça ! "

On répétait une scène, on s'assurait d'une réplique. — " Mon pantalon ne fait pas de pli, ma cravate est bien nouée ? "—" Tiens, que penses-tu de ce mouvement ? " Les uns interrogeaient leur mémoire, les autres faisaient des " voix ". — " Hum ! Hum ! Brrrum, om... om..! " Et les machinistes, fiers, imbus de la gravité de leur besogne, promenaient les décors avec un effroyable vacarme.

" C'est prêt ! commençons ! " dit la voix de Roy.

Ce fut un moment de poignante émotion. Nous avions le cœur serré et dans tous les trous du décor nos yeux fouillaient la salle, scrutant l'impression du public. A la chute du rideau, au premier acte, une ovation monta vers les " artistes " qui, stimulés par ces encouragements jouèrent d'étonnante façon. La grave épreuve était subie, le succès inespéré.

Les auditeurs, composant un public tout à fait spécial, dont je causerai un peu plus loin, étaient comme sous le coup d'une surprise et prenaient un plaisir extrême d'entendre des phrases bien écrites, des mots bien assis sur leurs hanches et marchant d'un pas sûr dans les méandres de la syntaxe. Ce n'était plus de ces affreux tortillards de mélodrames, qui s'acheminent boiteux et font partir des pétards en claudiquant dans le texte : des choses neuves, des expressions poétiques.

Les dernières phrases de la pièce tombèrent sur de la poudre, la salle éclata en applaudissements. Le jugement était unanime. Les " Soirées de Familles " étaient fondées et nous venions de poser la pierre angulaire du temple de l'art dramatique, au Canada.

Aujourd'hui quand mon esprit revit ces heureux moments, il semble qu'en regardant la scène où s'est jouée cette délicieuse comédie de Belot, bientôt suivie de tant d'autres, qu'une cérémonie mystérieuse s'y accomplit.

Comme autant de prêtres exaltant le culte de l'Art et du Beau, je vois les chers compagnons de cette heure mémorable, offrant comme symbole de leur œuvre deux gracieux et riches joyaux, sculptés dans le nacre et l'or par des artistes délicats et que Melpo-

mène et Thalie épinglent sur " l'épaule pour fixer le pli de leur tunique flottante ".

***

Le public ne saura jamais ce qu'il a fallu vaincre de difficultés, combattre de préjugés et d'âpres avidités pour maintenir l'œuvre pendant quatre années. A chaque pas nous rencontrions une chausse-trappe. Toutes les mauvaises bêtes engendrées par la méchanceté humaine avaient été lâchées contre l'institution : les envieux, les hypocrites, les intérêts rivaux, la pédanterie ignorante d'un reportage mal avisé et, ce qui pis est, la déconsideration sociale frappant de son ridicule stigmate les courageuses gens qui osaient monter sur les " planches ".

Ces malveillantes rebuffades ne mirent pas un frein au zèle de Roy et de ses camarades. Avec une souplesse diplomatique de tous les instants, il sut consentir, bien souvent à regret, non pas à un intelligent émondage des pièces, mais à la plus révoltante castration littéraire des chefs-d'œuvre que l'on mettait à l'affiche. Pauvre Roy ! Avec quelle indignation il nous apprenait le fait ! — " Messieurs, ne dites pas " maîtresse ", mais " fiancée " ; non pas " amant ", mais " ami " ! C'est M. Beauchamp qui le veut ainsi ". Il savait cependant faire avec une persistante habileté l'éducation de ceux qui avaient mission de diriger l'œuvre. Le temps n'est malheureusement pas encore arrivé où nous pouvons d'un esprit impartial raconter les formidables inepties, les incommensurables âneries commises par la censure de cette époque. Il y aurait matière à peupler le répertoire des plus joyeux vaudevilles et des plus inconcevables bouffonneries. Ces choses-là ne s'inventent pas.

La difficulté la plus grande à notre sens était celle de créer un public. Jusqu'à ce jour les représentations isolées données par les troupes de théâtres plus ou moins stables, n'avaient réuni qu'un public d'occasion, mais toujours nombreux, qui faisait aux artistes de gros succès d'estime. On n'aimait guère la comédie, encore moins la pièce dite à thèse, et l'on ne se rendait qu'en baillant d'avance pour écouter un drame littéraire.

La tâche de créer un public aimant la comédie, était grosse d'orages. Roy s'y prit de la plus adroite façon qui soit, j'ai dit " le snobisme ". Ses manières aimables, sa réputation de " Priola ",

l'accréditaient auprès des femmes, dans tous les salons ; ses nombreux amis constituaient un autre moyen dont il se servit avec succès. Il intéressa à quelques distributions M. Albert Laramée, un jeune homme de beaucoup d'esprit et très répandu dans le monde, qui accourut pour le voir jouer. Cette méthode que Roy sut discrètement pratiquer, avec de nombreux et bons sujets, força la classe bourgeoise, que l'on appelle ici l'aristocratie, jusque dans ses derniers retranchements, et, bientôt, la salle du Monument fut trop étroite pour contenir les néophytes. L'exemple était donné, le peuple suivit.

Quand nous songeons à tout cela aujourd'hui, les réflexions que les directeurs de théâtre émettent à l'endroit du public nous font sourire. Pauvres chers directeurs, ils le calomnient bien ce bon public.

C'est une profonde erreur de croire que ce dernier n'aime que des drames-énigmes, les grossières ficelles, les trucs, les duels de locomotives, les " effets " et toute la vieille habilité des faiseurs du théâtre américains ; car, si par distraction, on laisse arriver au public, une pièce dont les scènes coulent avec une limpidité tranquille, il jouit avec délice de ce noble plaisir des belles pensées et du pur langage. L'exemple en est frappant dans le contraste des succès obtenus aux " Soirées de Famille ". Quand le public fut débarrassé de l'incommode tutelle artistique des drames hurlatoires, par l'entreprise de Roy, il s'inocula le goût du Beau et, c'est ainsi que la troupe des Nouveautés trouva des spectateurs attentifs quand on osa y donner pour la première fois du Dumas fils.

La seule chose qu'il me fasse peine de signaler c'est la ridicule déconsidération sociale qui atteignit les novateurs. On avait alors sur les comédiens des idées absurdes. On se figurait, l' " artiste " comme un bohême prodigue et paresseux, craqueur et faisant le beau pendant le jour et cabotin le soir. Les femmes étaient, dans l'esprit populaire, des courtisanes instruites, d'un pouvoir dangereux pour les maris. On les écoutait avec plaisir, on leur brûlait de l'encens, mais au fond du cœur on les méprisait. Je crois que c'est encore l'opinion qui malheureusement règne aujourd'hui. Je pardonne volontiers à cette plate cabale qui fit de nous des excommuniés sociaux.

Cependant rien n'empêcha la marche triomphale des " Soirées

de Famille ". La bonne étoile de Roy ne pâlit pas pendant trois ans. Embûches, malveillances, attaques déloyales, faux patriotisme, tous les obstacles que l'on jetait sur la route furent franchis.

Mais il ne suffit pas d'être intelligent et bon, il faut aussi être heureux dans ses combinaisons. Roy le fut. Il y a des gens comme cela : des débiteurs insolvables l'eussent payé, des voleurs auraient oublié leur bourse dans son salon ; il eut chassé la fortune à coups de pied par la porte qu'elle fût entrée à nouveau par la cheminée.

Un censeur imbécile avait beau retrancher des pièces ce qui en constituait la finesse, la beauté, l'intrigue, le public venait quand même. Que voulez-vous, des abrutis iraient peindre un caleçon au Christ de Raphaël, ou mettre des feuilles d'érable sur les seins de la Venus de Milo, cela n'empêcherait pas les visiteurs d'accourir de toutes les parties du monde pour contempler ce qui reste de visible dans le chef-d'œuvre de l'incomparable artiste.

Mais les rayons du Beau finissent toujours par percer. Souvent, dans bien des domaines, il s'écoule de longues années avant que le rayonnement se fasse, mais il éclate enfin et féconde en les éclairant, les intelligences averties de sa venue. L'Idée a blessé mortellement le Préjugé. " Les idées, dit un auteur, n'arrivent à l'amour des hommes que lorsque les choses auxquelles elles se rapportent ne sont plus, à peu près comme ces rayons qui, partis, il y a six mille ans, d'étoiles éteintes depuis, nous parviennent à présent et feraient croire à un astre vivace ".

Les " Soirées de Famille " ne sont plus, mais leur rayonnement existe encore.

Ernest Tremblay.

LA CATALOGNE

Vous foulez, délicats, les beaux tapis persans,
La carpette moëlleuse à la frange légère,
Les dessins tapageurs, les coloris perçants,
Et tout ce que fournit l'industrie étrangère ;

Vous aimez, l'Aubusson aux plis amortissants,
La natte de velours qu'on met sous la bergère,
Les Smyrnes, les jaspés, les lices en croissants,
En rose, en arabesque, en iris, en fougère ;

Mais dans tout ce fouillis d'écarlate et de chrome
Dont la maison du riche un jour s'accommoda,
Et qu'on voulut singer sous l'humble toit de chaume,

Je cherche, pauvre gueux sans rêve et sans dada,
Un modeste tissé que la lessive embaume :
La catalogne aux fils tordus du Canada.

Jules TREMBLAY.

FOLKLORE CANADIEN

Travaillons nous suffisamment notre folklore ? Ne laissons-nous pas perdre, sans retour, une foule de superstitions, de préjugés, de pratiques étranges, de coutumes curieuses qui, au point de vue de l'archéologie et, conséquemment, de l'histoire, sont loin d'être sans valeur ?

N'est-ce pas, en effet, en connaissant, minutieusement, tout ce dont nos pères nourrissaient leur esprit, tout ce qui servait à les amuser, tout ce qui composait leurs croyances familières qu'on se fera une idée assez vraisemblable de l'ambiance intellectuelle dans laquelle ils se mouvaient ?

Comparativement, peu de nos écrivains se sont occupés de ce sujet parmi nous ; mais il ne faudrait pas en déduire que cette branche de l'archéologie canadienne a été négligée.

Le charme extraordinaire qui se dégage des ouvrages des de Gaspé, père et fils, provient surtout du folklore qu'ils renferment.

Françoise, dans son admirable livre " Fleurs Champêtres ", nous apprend des choses intéressantes au chapitre intitulé : *Superstitions.* C'est aussi d'une croyance populaire qu'elle a tiré ce simple et émouvant récit qui se nomme " Le miroir brisé " et qui est peut-être un chef-d'œuvre.

Le regretté Honoré Beaugrand a introduit du folklore dans ses contes du pays et il avait fait, sur nos mœurs et coutumes, une conférence très louée, mais dont le texte est encore inédit, si je ne m'abuse.

M. Hubert Larue, en 1863, puis M. Ernest Gagnon, en 1865, ont sauvé de l'oubli un très grand nombre de nos belles chansons, et, plus tard, M. Gagnon, dans *Choses d'autrefois*, a réuni de petites notes " folkloristes " d'une lecture très amusante.

M. Ernest Myrand, dans ses *Noëls anciens de la Nouvelle-France,* a fait une œuvre d'érudition aussi gracieuse qu'attachante sur nos vieux chants religieux. Puis, M. Pamphile Lemay, dans *Tonkourou* et ses *Contes vrais,* M. Louis Fréchette, dans ses nouvelles, ses contes et ses mémoires, M. Edmond J. Roy, dans sa volumineuse et remarquable *Histoire de la Seigneurie de Lauzon,* M. Sylva Clapin, dans son *Dictionnaire canadien-français,* d'autres

encore, ont noté des chansonnettes, des amusettes, des superstitions, des traits de mœurs qui feront la joie des chercheurs et des amateurs du détail historique.

Mais, avouons-le, on est loin d'avoir tout moissonné et ce qui reste à glaner pourrait faire la matière de plus d'un volume. Une petite enquête que j'ai entreprise, il y a plusieurs années, ne me laisse pas de doute sur ce point.

Je passais alors mes inoubliables vacances d'étudiant dans ce village de Sainte-Geneviève de Batiscan qui m'est cher à bien des titres. Croyant que j'utiliserais ces matériaux, un jour, il me prit fantaisie de me renseigner sur les vestiges des coutumes d'autrefois, auprès des bons vieux paysans qui ne demandent pas mieux que d'évoquer le passé dans lequel est ensevelie leur jeunesse. J'eus avec eux de longues causeries dont je tins compte, et, aujourd'hui, que je retrouve mon manuscrit âgé de seize ans, l'idée me vient de fournir ma modeste contribution au folklore canadien. Ce sera une manière comme une autre de parler de la patrie intime, du terroir, en ce numéro de la Saint-Jean-Baptiste.

Pour cette fois, je me bornerai à citer les croyances, les préjugés, les dictons, les pratiques superstitieuses qui avaient cours, jadis, dans la région trifluvienne et dont plusieurs défient toujours les injures du temps, car bien qu'on en délaisse, elles sont encore considérées avec respect. Par raisons de vérité, de brièveté et de clarté, à mon sens, je transcris ces notes à peu près telles que je les ai reçues, sauf que je les ai classifiées, et si ce sujet vous intéresse, vous n'avez qu'à jeter les yeux sur ce qui suit :

AJETS. — (Voir *Température*).

AMOUREUX — (Signes concernant les). — Un bout de fil blanc, sur votre robe, annonce un amoureux nouveau.

— Une graffignure (éraflure) le long de la main ou du bras annonce aussi un amoureux nouveau, mais si l'éraflure est diagonale, cela signifie qu'on perdra son amoureux.

— Lorsqu'on aperçoit la nouvelle lune à sa droite : on verra son amoureux ; si on aperçoit la lune de face : l'amoureux sera invisible ; si la lune est aperçue à gauche : on verra et on parlera à son amoureux.

— Perdre sa jarretière, son jupon ou autre pièce du costume signifie qu'on perdra son amoureux.

— On allume une allumette et on la laisse brûler, le feu en haut, en la tenant droite entre ses doigts ; lorsqu'elle est à demi carbonisée, on saisit le bout noirci et on retourne l'allumette, afin que le feu consume le bout resté intact et qu'on tenait d'abord entre ses doigts ; quand le feu a tout carbonisé, il arrive presque toujours que la partie supérieure de l'allumette tombe, et la direction vers laquelle s'effectue la chute, indique où est, dans le moment, son amoureux.

ARAIGNÉE. — Araignée du matin, chagrin ; araignée du midi, ennui ; araignée du soir, espoir.

— Voir aussi *Température.*

BERCEAU. — Mettre en mouvement un berceau vide donne la colique aux enfants.

BOSSU. — Pour combattre la malchance que provoque la rencontre d'un bossu du même sexe que soi, il faut cracher par terre avant que le bossu nous regarde. Cela est parfois impossible, alors tant pis.

— La rencontre d'un bossu de sexe différent à soi est heureuse.

CADEAU. — Mettre son bas à l'envers, sans préméditation, indique qu'on recevra un cadeau.

— Voir la nouvelle lune pour la première fois, à gauche : cadeau dans le mois.

— Il ne faut pas offrir, en cadeau, des instruments tranchants, tels que ciseaux, couteaux, etc., parce que cela " coupe l'amitié ". Le donataire peut, cependant, conjurer le sort néfaste en remettant au donateur une pièce quelconque de monnaie : la donation devenant alors une vente.

CHAISE. — Faire tourner une chaise : chicane.

CHAT. — Tout chat à trois poils du diable, à la queue.

— Faire mirer un chat, porte malheur.

— Celui qui trouvera un *chat d'Espagne* et qui ira l'offrir au roi, recevra une riche récompense (1).

CHEMINÉE. — Cheminée qui boucane, femme qui chicane, le diable dans la cabane.

---

(1) Ce dicton est basé sur un fait. Chacun sait qu'on nomme ici, chatte d'Espagne, celle dont le pelage est noir, blanc et jaune. Or comme les félins mâles, par un caprice de la nature, n'ont jamais de taches de plus de deux couleurs, il s'en suit qu'un *chat d'Espagne* au sens où on l'entend, en ce pays, est une impossibilité.

Cochon. — Il ne faut pas tuer les cochons dans le *décroit* de la lune, car le lard tournera au rance.

Crapaud. — Quand on écrase un crapaud, il faut dire aussitôt : " Je me défends de ton levain " (venin).

Criquet. — Il ne faut jamais tuer de criquets (grillons), parce que ceux qui restent se vengent en mangeant les chaussons (chaussettes) de la maison.

Désappointement. — Oublier quelque chose au logis et retourner sur ses pas le chercher : désappointement.

— Se laisser séparer par un arbre, un poteau ou quelqu'un, lorsqu'on marche avec une personne : désappointement.

— Si on aperçoit, en croix, des couteaux, des fourchettes, des fétus de paille, des copeaux, etc., on peut être certain qu'un désappointement ou un malheur nous guette.

Désensorceler. — Pour désensorceler : faire brûler une chandelle bénite sur le ventre de la personne ensorcelée.

— Faire bouillir des aiguilles plantées dans un peloton de laine, cela fait souffrir le *jeteux de sort* et l'oblige à venir demander ce qu'on lui veut.

Don. — L'enfant qui naît le septième du même sexe, sans interruption, a un don. On prétend aussi qu'il porte une marque, placée ordinairement sur la langue et qu'on nomme la *fleur de lys*.

— Si une femme épouse un homme portant le même nom qu'elle, sans que les deux conjoints soient parents, cette femme pourra guérir de tous maux.

Essuie-main. — Deux personnes qui s'essuient les mains, ensemble, au même essuie-main : chicane.

Etrennes. — Etrenner le samedi ou le jour de l'an est chanceux, car on étrennera de nouveau, avant longtemps.

Fatalisme. — Celui qui est né pour un petit pain, n'en aura jamais un gros.

— Inutile de se faire soigner, quand on doit guérir, on guérit bien sans remède.

— Un bon os ne tombe jamais dans la gueule d'un bon chien.

Fer à cheval. — Trouver un fer à cheval ou même un simple clou de fer à cheval, porte bonheur.

FRICOT. — " Fricot chez nous, pas d'école demain ". Dicton populaire signifiant que le lendemain d'un fricot, toute la routine est brisée et qu'on est peu propre au travail ordinaire.

FRUITS. — Lorsqu'on mange d'un fruit pour la première fois, au cours d'une année, il faut désirer quelque chose et on l'obtient.

FUTUR — (*Pour connaître le nom de son futur*). — On donne à trois des poteaux de sa couchette le nom de trois de ses amoureux, et si dans la nuit on rêve à un autre nom ce sera celui de son futur époux.

— Pelez une pomme de façon que la pelure reste en un morceau ; ensuite, tenant cette pelure par un bout entre le pouce et l'index faites-lui faire trois fois le tour de votre tête, puis laissez la tomber derrière vous. S'il se forme une lettre ce sera la première du prénom de votre époux.

— On met sur le sol, en droite ligne, un grain de blé pour chaque lettre de l'alphabet, puis on place un coq devant ce festin symétrique. A chaque grain de blé que le coq saisit on note la lettre correspondante et leur réunion doit former le nom de son futur.

— Comptez quarante chevaux blancs ou dix-huit chevaux noirs et le premier garçon qui entre, ensuite, dans votre demeure, porte le nom de votre futur mari.

FUTUR — (*Pour savoir la couleur de ses cheveux*). — La première fois que les grenouilles chantent au printemps, on va les écouter tout près ; puis on revient à la maison et l'on retourne son bas à l'envers. On refait de nouveau le trajet aller et retour, puis on remet son bas à l'endroit. On refait le trajet une troisième fois et au retour final, on trouve, dans son bas, un cheveux de la couleur de ceux de son futur.

FUTUR — (*Pour connaître son état de fortune*). — Prendre une cuillérée de farine, une de sel et une d'eau ; mêler le tout et en faire une galette qu'on mange, au coucher, dans le plus grand silence. Si vous devez vous marier, celui qui sera votre mari viendra vous porter (en rêve, bien entendu) un verre plein d'eau, s'il est riche, et toute une chaudière d'eau, s'il est pauvre !

FUTUR — (*Pour le voir en rêve*). — Placer, au moment du coucher, sous son oreiller, un morceau du gateau offert à une mariée, fait rêver à son futur, dans la nuit qui suit.

— Se coucher sur le dos et se mettre les quatre as d'un jeu de carte sur le ventre, fait rêver à son futur.

— Si deux amies, couchant dans le même lit, s'attachent l'une à l'autre le gros orteil, elles rêveront à leurs futurs... si elles parviennent à dormir, sans doute.

— On pèle une pomme de terre de telle façon que la pelure reste en un morceau ; ensuite, on met cette pelure, à l'insu d'une demoiselle, sous son oreiller. Cela la fait rêver à son futur.

— Un jeu de cartes, placé sous un oreiller, à l'insu d'une demoiselle, produit le même effet.

— Lorsqu'on voit la nouvelle lune, on met ce qu'on a, à ce moment, dans la main, sous son oreiller et on rêve à son futur.

— Si on compte les ouvertures d'une maison dans laquelle on couche pour la première fois, on voit son futur en rêve.

— Passer un morceau d'un gateau de noces, dans le jonc de la mariée, fait voir son futur en rêve.

— On met près de son lit, au moment du coucher, un bassin (cuvette) plein d'eau, du savon, un peigne et une serviette. Et si, dans la nuit, on voit, en rêve, un homme venir faire sa toilette, ce sera son futur.

HERBE. — Il y a dans les forêts une sorte " d'herbe qui écarte " et si on marche dessus, il ne nous est plus possible de retrouver le chemin de son logis.

HOQUET. — Lorsque vous avez le hoquet si vous pensez à celui ou celle que vous épouserez, le hoquet s'arrête.

LUTINS. — Diablotins qui nattaient la queue des chevaux. Ils ne s'occupaient que des meilleures bêtes, mais si le propriétaire défaisait le nattage, les lutins entraient dans une grande colère et ils se vengeaient en battant les chevaux. Voilà comment s'expliquait qu'on entendait, parfois, les chevaux hennir, piaffer, se débattre, et qu'on les retrouvait couverts d'écume sans qu'ils fussent sortis de l'étable.

MAISON. — Petite maison, grosse famille. Dicton familier, signalant que ce sont les pauvres gens qui ont le plus d'enfants.

MARIAGE. — Si trois lampes se trouvent allumées, par hasard, dans une même pièce, il y aura mariage prochain.

— Si en revenant du mariage, les nouveaux époux rencontrent un enterrement, c'est un signe de malheur.

— Si un cierge s'éteint durant la cérémonie du mariage, autre signe de malheur.

— Se marier, un jour qu'il pleut : mariage malheureux ; la femme versera des larmes.

— Traverser une rue ou un chemin en diagonale retarde son mariage d'un an.

— Le même résultat se produit si on marche sur la queue d'un chat.

— Toutes les compagnes d'une future épousée qui peuvent mettre un de leurs cheveux dans quelqu'une des coutures de la robe de noce, trouvent à se marier dans l'année.

— On peut annuler son mariage en lisant, à rebours, vis-à-vis la porte de sa maison où sa femme demeure, une copie de son acte de mariage ; c'est-à-dire en commençant par le dernier mot et en finissant par le premier. Ceci a été fait il y a quelques années et l'individu, un esprit simple, se croyait *démarié*, suivant son expression.

Mariage ou Célibat. — On fait une échelle de papier et on l'accroche à la tête de son lit, trois soirs de suite ; si, la dernière nuit, on voit son amoureux gravir les échelons, on se mariera ; si au contraire on aperçoit un cercueil, on restera fille.

— A minuit, encore, on emporte son miroir et on regarde dedans, au-dessus du puits. On voit passer sa noce ou son enterrement.

— Toujours à minuit (l'heure du mystère, l'heure fatidique), on regarde dans son miroir, dans sa chambre, à la noirceur, et on voit passer son futur ou son cercueil.

Mendiants. — Garder des branches de cormier dans la maison, protège celle-ci contre les mendiants et la foudre.

— Pour se protéger contre les *quêteux* qu'on rencontre sur la route, dire trois fois : " *A pretio*, je te redoute ".

Mortalité. — Un chien qui hurle près d'une maison : signe de mortalité.

— Un oiseau qui pénètre dans une maison : autre signe de mortalité prochaine dans la demeure.

— Le soir des noces, celui qui se met au lit le premier sera aussi celui des deux conjoints qui décèdera le premier.

— Si un mort passe le dimanche sur son lit de parade (ou sur les planches comme on dit vulgairement), une autre personne du même logis mourra dans l'année.

— Briser un miroir : signe de mortalité.

— Si un cierge s'éteint, à l'église, durant la lecture de l'évangile, une personne importante de la paroisse décèdera.

— Lorsque deux personnes veulent savoir laquelle survivra à l'autre, elles doivent prendre une clavicule ou fourchette de volaille, en saisir chacune une des branches, puis tirer en sens inverse. La personne tenant la branche qui se brise est celle qui prédécèdera l'autre.

NOEL. — A Noël, tous les animaux, aux coups de minuit, se mettent à genoux dans les étables.

ŒIL. — Lorsque l'œil droit palpite ou saute, on parle en mal de vous ; si c'est l'œil gauche, on parle en bien,

ONGLES. — Il ne faut pas couper les ongles des enfants, ça leur ôte l'esprit ; il faut les laisser se casser seuls.

OREILLES. — Lorsque l'oreille gauche vous *chauffe*, on pense en bien de vous ; si c'est l'oreille droite, on pense en mal.

— Si les oreilles vous *tintent*, quelqu'un parle de vous ; et si vous pensez à la véritable personne, le tintement s'arrête aussitôt.

PAIN. — Avant d'entamer un pain, il faut toujours tracer une croix dessus avec le couteau.

PAUVRETÉ. — Il ne faut pas balayer la place après le souper, car on restera pauvre.

— Il ne faut pas repasser le dos des chemises d'hommes si on ne veut pas devenir pauvre.

PÊCHE. — Il ne faut pas *sacrer* pendant qu'on pêche, cela fait fuir les poissons, car ils ont le blasphème en horreur.

PLUIE. — Mettre son jupon à l'envers est un signe de pluie.

— S'il pleut le premier dimanche du mois, il pleuvra durant tous les autres dimanches du même mois,

— Pour faire venir la pluie on dit : " Mouille, mouille, mouille paradis, tout le monde est à l'abri ".

— Pour faire cesser la pluie, on place dans le jardin ou le champ une hache le taillant en haut.

— Tuer une araignée, c'est faire pleuvoir dans la journée.

Rêves. — Pour avoir le sens des rêves, il n'y a qu'à prendre le contraire des scènes qu'ils nous font voir. Par exemple, rêver qu'une personne est morte signifie qu'elle va se marier, etc.

Sel. — Renverser une salière : chicane.

Souliers. — Si le lacet de votre soulier ou chaussure du pied gauche se détache, quelqu'un pense à vous en bien ; et quand il s'agit du pied droit, on pense en mal.

Table. — Il ne faut pas s'asseoir sur une table, car on reste vieille fille ou vieux garçon.

Température. — La température des douze mois d'une année est toujours la même que celle des douze jours qui se sont précédemment écoulés du 25 décembre au 5 janvier. La température du mois de janvier est réglée par celle du 25 décembre et ainsi de suite ; cette période de temps se nomme les *ajets*.

— Mettre une partie quelconque du vêtement à l'envers indique un changement de température.

— La température qu'il fait durant la lecture de l'Évangile, le Vendredi-Saint, se répète pendant les quarante jours suivants.

Trèfle. — La chance courtise celle ou celui qui trouve un trèfle anormal, c'est-à-dire, à quatre, cinq ou six feuilles. Va sans dire que plus il y a de feuilles, plus la chance est grande.

Vendredi. — Il faut commencer à sevrer un enfant le vendredi pour réussir.

— Se couper les ongles le vendredi sans y songer, chanceux. Si on le fait consciemment, c'est de la peine pour le dimanche.

— On ne doit rien entreprendre de nouveau le vendredi.

Visite. — Quand un instrument, tel qu'un couteau, une plume, une fourchette, etc., tombe et plante, c'est signe de visite, et le côté vers lequel penche la partie supérieure de l'instrument indique d'où la visite vient.

— Lorsqu'à table on échappe sa cuiller, on doit s'attendre à la visite d'une demoiselle ; si on échappe une fourchette, à la visite d'une dame ; et si c'est un couteau qu'on laisse tomber, on recevra la visite d'un monsieur.

— Lorsqu'on se frappe le coude droit, on reçoit une visite qui ne fait pas plaisir ; mais si c'est le coude gauche, c'est un visiteur agréable.

VOYAGE. — Voyager le vendredi : malheur.

***

J'ai dit, au début, que plusieurs des pratiques énumérées ci-dessus n'étaient pas complétement tombées en désuétude. Rien de plus vrai. Et j'ai déjà raconté à l'appui de cette assertion, dans une revue sœur, qu'une grave veuve, fille instruite d'un notaire, avait, il n'y a pas un siècle, fait bouillir un peloton de laine blanche dans lequel étaient plantées des aiguilles, afin de faire revenir un mendiant soupçonné d'avoir jeté un *sort* à ses poules, car depuis le passage de ce chemineau, les gallinacées de la veuve succombaient, les unes après les autres, d'une maladie inconnue.

J'ai aussi cité le cas de personnes bien posées qui portaient sur elles de la cire à cacheter ou des pommes ne terre pour se guérir de certains maux

Est-ce à dire, pour cela, que nous fassions pire que les races les plus avancées ? Nullement. Aucun peuple n'a échappé aux croyances absurdes et inexplicables.

De nos jours même, il existe partout des tireuses de cartes, des astrologues, des chiromanciens qui sont professionnels, ont bureaux et touchent des honoraires. Ne sont-ce pas les sorciers et les devins de jadis sous un travestissement ? Ignore-t-on que les bijoutiers vendent couramment des joyaux porte-bonheur ou qui préservent des maléfices ?

Les superstitions vivent encore, ailleurs comme ici, seulement elles s'offrent à nous sous des dehors plus compatibles avec nos usages et notre civilisation. On les habille de drap et de soie, ou bien on les entoure d'or et d'argent.

La religion et la science font leur œuvre d'extirpation, mais comme les superstitions sont nombreuses et difficiles à déraciner totalement, on n'aperçoit par toujours l'étendue des résultats obtenus. Le fameux Ingersoll a pu écrire : il est inutile d'enterrer un mensonge, car il renaîtra sous forme d'épitaphe ; cependant, il n'en est pas moins vrai que les croyances erronées s'en vont, puisque nombre d'entre elles jonchent déjà la route des âges.

E.-Z. MASSICOTTE.

LA SOUPE AUX POIS

Tu t'en souviens, ma chère,
Nous mangions autrefois
La bonne soupe aux pois
Dans la même cuillère.

(*Rimes de grand-père*).

Aux champs, c'est un beau jour de fête.
Voyez : dans les sillons étroits,
Chapeaux sur le coin de la tête,
Les paysans sèment les pois.

Et les femmes jasent, en groupe,
Avec des airs très réjouis :
Elles feront encor la soupe,
La soupe aux pois de mon pays.

Pourquoi cette vilaine moue,
Madame, à ces mots : soupe aux pois ?
C'est de la prose, je l'avoue,
Mais c'est diablement blond, je crois.

Or, vous êtes diablement blonde !..
Chassez ce soupçon de mépris
De votre prunelle profonde
Pour la soupe que je chéris.

Vous étiez à peine sevrée
Que votre mère, sans effort,
Mit, dans votre bouche adorée,
La soupe aux transparences d'or.

Et vous la trouviez excellente :
Dans les pois ronds mordaient vos dents ;
Puis, lorsqu'on vous l'offrait, brûlante,
Vous aimiez à souffler dedans.

Eh bien ! faut-il que je le dise ?
Vous y retournerez plus tard,
Avec joie, avec gourmandise,
Avec du feu dans le regard.

C'est la soupe de vos ancêtres
Dont le courage était puissant :
Tous, soldats, bûcherons et prêtres,
La sentaient bouillir dans leur sang.

Dans les vastes chaudrons de fonte,
En acclamant la liberté,
Ils savaient la manger sans honte,
Sans faiblesse et sans lâcheté.

Je la vois à travers vos veines,
L'incomparable soupe aux pois :
C'est la soupe des Canadiennes
Aux cœurs énergiques et droits.

Force, persévérance, audace,
Tout dans cette soupe est compris,
Et, si vous aimez votre race,
Vos enfants en seront nourris.

N'osez pas faire la folie
D'en rougir, de la renier :
A vous trouver bien moins jolie
Je ne serais pas le dernier.

J'ai pour cette soupe, Madame,
Une pieuse affection :
Elle reflète toute l'âme
De notre chère nation.

Qu'importent les gens sarcastiques
Dont les pois égaient le cerveau
Et qui croient moins démocratiques
Maints bouillons aux odeurs de veau !

Qu'importe la sotte ironie
De quelques ineptes dandins !
Ces mignons messieurs sans génie
Sont dignes de tous vos dédains.

Laissez-les jouir à leur guise
— On ne discute pas des goûts —
Mais n'allez pas, par couardise,
Mettre le nez dans leurs ragoûts.

Une chose auguste et sacrée,
Madame, n'est-ce pas nos droits ?
Comme eux, qu'elle soit vénérée,
Notre idéale soupe aux pois.

Si les fous s'en moquent à l'aise,
Permettez-le, je le permets :
La soupe aux pois étant française,
Ils ne la comprendront jamais.

Aux champs, c'est un beau jour de fête :
Les paysans à pleine voix,
Chapeaux sur le coin de la tête,
Chantent : Vive la soupe aux pois !

J.-A. LAPOINTE.

L'ILE DES MORTS

Le Mont Brown est le point culminant des Rocheuses au Canada. Il faudrait dépasser seize mile pieds d'altitude pour en atteindre le sommet. Il domine son voisin, le mont Hooker, dont il est séparé par la Passe Athabasca, sur la frontière albertane de la colombie. Comme toutes les montagnes de la chaîne, il a ses légendes. Les Athabascains ont peuplé ses glaciers de mille et un fantômes. Ils craignent s'aventurer plus loin que les plateaux où la verdure se perd dans les roches granitiques, les fossiles arènes et les schistes calcaires ; car les esprits ont prescrit cette limite aux hommes. Malheur aux téméraires gravisseurs des névés. Les avalanches les écrasent et leurs dépouilles restent dans les séracs, ou vont grossir les amas lugubres des squelettes qui blanchissent sur une île constamment battue par des flots en courroux.

Des trappeurs rapportent qu'il y a des années, les Chinouks perdirent trois camps dans les tourbillons de l'arein et que toutes les jeunes filles disparurent de ces bourgades sans qu'il fût possible de les retrouver au milieu des débris émergeant à la fonte des neiges. Il suffit de cette catastrophe peut-être mythique pour créer, dans la vive imagination des vieux, les histoires terribles qu'ils racontent aujourd'hui à mi-voix, autour du feu. Ils vous diront que leurs sœurs sont restées captives dans les glaciers, payant de leur liberté l'audace des hommes qui ont voulu conquérir le faîte millénaire. Plusieurs fois l'on tenta de découvrir la retraite des Athabas-

caines. Des éclaireurs franchirent les moraines, mais le vertige, le sommeil, les brouillards, la rupture des ponts trop frêles de neige surplombant des abîmes, empêchèrent les chercheurs d'obtenir l'ombre d'une réussite, et chaque expédition augmenta le nombre des sacrifiés. Personne ne vous croira si vous répliquez que la chose était impossible.

Le glacier garde ses victimes pendant des années et c'est lentement qu'il laisse passer, dans le débordement périodique de ses eaux, les corps qu'il a engloutis dans ses couches sans fond. Avec un bruit terrifiant qui se répercute dans les échos de la solitude rocheuse, le bassin se vide en torrents et vient alimenter fleuves et lacs, rivières et cataractes qui coupent les contreforts de cols insondables. D'informes carcasses s'échouent sur l'Ile des Morts, à des milles de distance, et n'ont pour toute sépulture que la dévoration lente des nécrobores. Les Chinouks n'osent pas inhumer ces restes, car ils redoutent la vengeance des esprits.

Le vent gémit lugubrement dans les vides des ossements et des troncs d'arbres effeuillés. C'est la plainte des victimes, survivant à la désagrégation et implorant la pitié de leurs congenères ; mais cette pitié serait mortelle à quiconque la manifesterait par des actes, tant la puissance des esprits est grande.

Et souvent, quand la vesprée apporte aux plateaux les heures calmes du couchant, l'on peut voir, sur le versant du Mont Brown, de stoïques Peaux-Rouges, debout, l'attitude résignée, qui regardent vers l'Ile. C'est le salut aux disparus, salut silencieux où la pensée exprime ce que la bouche ne doit jamais dire. Et si la pensée est agréable aux mânes souffrants, le vent étouffe la plaintive mélopée qui s'élève de l'Ile des Morts, et la bourgade rentre dans la paix du repos.

Jules TREMBLAY.

EXCELSIOR !

Mia, quand vous pleurez au pied de la Madone,
Évoquant la souffrance avec le souvenir,
Sentez-vous ma prière à la vôtre s'unir
Dans toute la ferveur d'une âme qui se donne ?

Votre pensée appelle, au seuil de l'avenir
— Fantômes d'un moment qu'un rêve coordonne —
Ces ruines d'hier où le cœur s'abandonne
Avec l'illusion qu'il voudrait retenir.

Et vous vous égarez dans ce méandre sombre
Qui fait de votre vie une horrible prison,
Où courage, désir, espérance, tout sombre.

Laissez dans votre esprit un rayon trouer l'ombre ;
Et cherchez, libérant l'essor de la raison,
Dans un nouvel amour un nouvel horizon.

Jules Tremblay.

OU ALLONS-NOUS ?

Nous célébrerons dans quelques jours notre fête nationale. Un immense frisson de patriotisme va secouer notre peuple de la tête aux pieds. Des quatre coins de la province française du Canada va s'élever un formidable concert d'exultations : en une étrange et féconde litanie de phrases annuellement redites, des orateurs populaires, de tout âge, de toute taille et de toute nuance, encore plus grisés que profondément émus, chanteront les gloires d'hier, la prospérité d'aujourd'hui et les espérances de demain. Ce sera grand, ce sera noble, ce sera beau !

Ce sera grand, noble et beau ; mais peut-être n'est-il pas mauvais de ne pas prendre part à cet enthousiasme plus ou moins factice ; peut-être est-il salutaire qu'au lieu de nous leurrer avec de vains mots, qu'au lieu de déguiser notre pensée et d'émousser nos sentiments pour ne blesser personne, nous regardions bien en face, les yeux grand ouverts, ce que nous sommes et ce que nous serons, tant que durera l'Acte de l'Amérique britannique du Nord, qui lie notre province française à des provinces saxonnes.

Si je considère attentivement notre position dans la confédération canadienne, si je m'arrête à songer un peu à l'accroissement des races qui nous entourent et dans lesquelles nous nous noyons peu à peu, je ne puis arriver qu'à cette triste conclusion : nous ne sommes rien, nous ne serons jamais rien !

Nous sommes catholiques ; soit. Les Irlandais aussi le sont. Nous parlons français ; soit. Mais nous n'avons même pas l'énergie de présider à l'évolution d'une langue qui nous devienne nôtre, de faire, en un mot, comme les Américains ont fait de l'anglais. Nous nous attachons servilement au français de Paris, ne comprenant pas que, tant qu'il en sera ainsi, nous n'aurons jamais une littérature à nous, que nos plus grands poètes, nos meilleurs écrivains ne seront que des nains à coté des nains de là-bas, et que nos artistes dramatiques seront toujours relégués à la dernière place, sous prétexte qu'ils n'articulent pas à la parisienne.

Nous ne sommes rien. C'est tellement le cas que nos financiers ne sont plus des nôtres : ils sont passés aux Anglais ou aux Américains ; que nos artistes ne sont plus des nôtres : ils passent aux Français. Instinctivement, les uns et les autres comprennent qu'il ne peut y avoir un peuple dans un peuple.

Quels sont ceux qui sont responsables de ce triste état de choses ? Les pères de la Confédération. Ils n'ont eu en vue que la tranquillité du moment. Ils n'ont pas pensé — à moins qu'ils n'y aient trop pensé — qu'en nous liant, nous, province française, avec les autres provinces, ils nous enlevaient à tout jamais l'espoir de la liberté et de l'individualité comme peuple.

Non, ne nous payons pas de vains mots. Malgré l'admirable fécondité de nos familles, nous nous noyons petit à petit dans l'élément étranger. Nous sommes aujourd'hui un million et demi contre plus de quatre millions. Dans dix ans, nous ne serons guère plus de deux millions contre douze millions, par suite de l'immigration de races étrangères, toutes assimilables, et qui, elles ont tout intérêt à être assimilées.

Comme il n'y a rien de stable, même en politique, le lien colonial qui nous unit à la Grande Bretagne, et qui est actuellement notre sauvegarde, finira par se rompre un jour. Et je ne puis songer sans frayeur à ce qui en résultera pour nous. Il sera trop tard pour demander notre autonomie ; quoi que l'on dise et quoi que l'on fasse — inutile de se leurrer d'un vain espoir — le français disparaîtra comme langue officielle, et il adviendra de nous, forcément, infailliblement, plus lentement peut-être et c'est tout, ce qu'il est advenu de la colonie française de la Louisiane.

Est-il trop tard pour remédier au mal ? Pas encore. Nous sommes en face de trois alternatives : ou nous absorberons les autres races, ou nous serons absorbés par elles, ou nous nous en détacherons complètement pour former un peuple à part, sur un sol qui sera sien, la province de Québec. Il est inutile de chercher une autre solution.

Que faut-il donc faire ?

Nous ne saurions avoir la présomption d'absorber les autres races et de finir par leur imposer, par assimilation ou autrement, notre langue, nos croyances et nos aspirations. D'autre part, nous ne voulons pas — du moins nous l'affirmons hautement, surtout

le vingt-quatre juin — nous laisser absorber par une race étrangère, anglo-saxonne ou autre. Il ne nous reste donc qu'à nous retirer de la confédération canadienne, et, comme Terreneuve, devenir purement et simplement une colonie anglaise, en attendant que nous soyons assez forts pour demander notre indépendance, et l'obtenir par la voie de la persuasion — ou par une autre — si celle-là ne suffit pas.

On va jeter les haut cris, je le sais ; et ces bonnes âmes pétries de loyalisme, qui sont certainement plus britanniques que le roi — il s'en rencontre chez nous malheureusement trop — vont se voiler la face, en jurant que je ne suis point digne de l'ordre de St-Michel et de St-Georges. Cela se peut, mais je m'en préoccupe guère.

Briser avec la confédération ! être une colonie à part ! J'entends déjà crier de tous côtés que la chose n'est pas possible, parce qu'elle serait désastreuse pour l'avenir du pays, pour la grandeur du Canada et pour l'essor de la nation. Eh ! que m'importent à moi le Canada et la nation ! Mon pays n'est-il pas d'abord et avant tout la vieille province française de Québec ? ma nation n'est-elle pas d'abord et avant tout la race, naïve et forte tout à la fois, qui peuple cette province ?

Dans l'état actuel des choses, que voulons-nous en somme ? Etre une colonie dans une colonie, en attendant que nous soyons un peuple dans un peuple. C'est une utopie bien plus grande que la solution que je préconise, puisque, je le répète, il n'y a rien de commun entre les autres peuples et nous sous le rapport de la langue, de la religion et des aspirations. Pour vous mieux convaincre que cette utopie est irréalisable, vous n'avez qu'à feuilleter les innombrables pages de l'histoire. Et si vous dites qu'il ne nous est pas possible de vivre en dehors de la confédération canadienne, c'est que le vrai patriotisme nous manque, ce patriotisme farouche, opiniâtre, audacieux, intransigeant, qui seul, entendez-vous, seul préside à la création d'une patrie. En cela, je vous réfère à l'histoire de l'humanité. Vous ne trouverez pas un peuple qui ne se soit taillé autrement un territoire sur l'un ou l'autre des continents.

Le Canada ne nous appartient pas ; mais par droit de primauté, la province de Québec est à nous ; la possession ne saurait nous en être contestée : le bruissement des feuilles, la chanson des eaux, le murmure des bois, tout annonçe qu'ici plane, immense, impérissa-

ble, l'âme française. Faudra-t-il donc qu'un jour ce rêve s'évanouisse, d'éterniser dans la féconde et gigantesque vallée laurentienne, le génie latin, qui seul arrêtera l'amérique saxonne dans sa marche aveugle vers le gouffre du matérialisme ! Faudra-t-il donc nous résigner servilement à n'être jamais autre chose que des colons qui balbutient le français, en attendant de marmoter l'anglais !

Eh non ; nous menons une petite vie bien paisible, partagée entre le pain quotidien et les les distractions de l'esprit ; nous allons notre bonhomme de chemin, mangeant bien, buvant bien, criant une fois l'an—le vingt-quatre juin—: " Vivent nous tous ! " ; quand nous avons ainsi crié, nous nous embrassons avec effusion, dans l'ébaudissement de l'ardent patriotisme qui nous enflamme ; puis nous nous endormons, bien tranquillement, pour ne nous réveiller que le vingt-quatre juin suivant. En un mot, nous nous contentons d'admirer les luttes âpres qu'ont soutenues nos pères ; mais, dans notre lâcheté, nous nous garderions bien de nous mettre en position d'en soutenir de semblables, quoique l'on sache, par l'enseignement de l'histoire, qu'un peuple ne se forme que dans la lutte et par la lutte.

Eh bien, si cela ne se peut pas, si nous n'avons pas le courage d'entreprendre ces grandes choses, si nous préférons la tranquilité du moment à notre immortalité comme peuple, faisons en sorte de disparaître le plus tard possible. Notre vitalité temporaire, nous l'obtiendrons dans l'école et par l'école : qu'au moins notre race domine les autres par l'intelligence. Par la force de son éloquence, Démosthène, pendant trente ans, réussit à sauvegarder l'indépendance de son pays : vivifions donc notre peuple aux sources puissantes de l'instruction, afin que l'anéantissement soit longtemps retardé.

Ce sera un feu de paille : mais encore ce feu jettera-t-il, aussi longtemps qu'il durera, une bienfaisante chaleur sur tout ce qui l'entoure ; peut-être de la sorte réussirons-nous à établir notre mémoire dans l'histoire des bienfaiteurs de l'humanité, si nous ne pouvons établir notre race sur un sol où elle eut pu évoluer à l'aise et laisser une trace indélébile de son passage sur ce continent.

Tout notre espoir — et j'avoue que cet espoir est bien mince, si nous n'avons pas le courage de briser avec la confédération — ne peut résider que dans un système d'écoles propres à la réalisation de nos rêves et à l'accomplissement de notre mission : nous ne saurions y mettre trop de soin, trop d'argent et trop d'abnégation.

Hélas ! n'est-il pas profondément navrant de constater que, pour la célébration pompeuse de la fête nationale, on a soigneusement mis de côté, dans le programme du congrès, tout ce qui peut toucher de près ou de loin, à la question de l'éducation ! C'est à se demander où nous allons.

Oui, où allons-nous ?

Germain BEAULIEU.

LE TOMBEAU DE CHOPIN

Dors loin des faux baisers de la Floriani,
O pâle consomptif, dans les lauriers de France !
Un peu de sol natal partage ta souffrance,
Le sol des palatins, dont tu t'étais muni.

Quand tu nous vins, Chopin, plein de rève infini,
Sur ton maîgre profil fleurissait l'espérance
De faire pour ton art ce que fit à Florence
Maint peintre italien pour l'âge rajeuni.

Comme un lys funéraire, au vaste de la gloire
Tu te penches, jeune homme, et ne sachant plus boire...
Le clavecin sonna ta marche du tombeau !

Dors Chopin ! Que la verte inflexion du saule
Ombrage ton sommeil mélancolique et beau,
Enfant de la Pologne au bras d'or de la Gaule !

Emile NELLIGAN.

GIBOULEE D'AVRIL

Petit poème en prose

D'où me vient cette neige que souffle à ma porte l'haleine furtive de la nuit ? Il en tombe à plein firmament et l'ombre est silencieuse.

Brins de neige qui venez de loin, le rêve vous connaît ; car c'est dans leurs rêves que vous ont répandus les anges, en pleurs de joie ou de regret.

Ils sont tristes et nostalgiques comme des feuilles mortes : les brins de neige meurent au printemps et les feuilles vont au tombeau de leurs chimériques destins, l'automne.

Vous caressez, tous deux, la joue des passants avant de mordre la poussière éternelle de la terre maternelle et féconde. Sur le sol blanchi de votre émail, la tempête va souffler, et les brins de sable et les brins de neige s'émeuvent : les tourbillons du Nord emportent leur misère infinie et songeuse, et la pensée de nos âmes et de nos cœurs se console aux vaines tristesses des choses.

Et l'on se dit : La sagesse et l'ultime devoir des êtres qui passent dans la fuite du temps et l'usure de la vie, c'est la bonté, l'inlassable bonté. La neige est bonne, la neige est belle !

Petits brins de neige, je vous aime ! Vous formez, du tissu de votre splendeur, des linceuls pour la terre, et les morts qui dorment dans leurs creux jouissent de votre pitié qui les recouvre.

Pieusement votre bandeau charme la solitude, et les vivants, cette nuit, dormiront sous les toits blancs, blancs de votre blancheur immaculée...

Et ma lampe brûle et se consume, éclairant du reflet de sa flamme agonisante mon œil fatigué et qui rêve devant la nuit pleine de neige.

Petits brins de neige, tombez, tombez toujours ; les hommes passent et tombent comme vous...

D'où me vient cette neige que souffle à ma porte l'haleine furtive de la nuit ?

Louis-Joseph DOUCET.

MARIVAUDAGE

Ce soir les amoureux,
Deux à deux,
Sont venus à la brune ;
Ils ont jasé longtemps
Sur les bancs
Au follet clair de lune.

Par les soirs de printemps, j'aime égarer mes pas
Dans les jardins fleuris, aux sentes parfumées,
A votre bras, Madame, et nous parlant tout bas,
Enivrés de parfums, de paroles aimées ;

Car j'adore causer d'amour tranquillement
Dans les parcs assombris, pleins de senteurs de roses,
Pendant que nous allons chasser éperdument
Pour en rougir ensuite, un baiser que l'on ose.

L'hiver a remplacé le doux avril vermeil...
Qu'importe à notre cœur s'il nous reste quand même
Un jardin toujours gai, toujours plein de soleil,
Riant enclos de l'âme où tout chante, où l'on aime !

Aussi, quoique le froid soit bien âpre aujourd'hui,
Promenons-nous tous deux dans les routes chantantes
Du jardin parfumé de mon cœur alangui,
Et cueillons-y les fleurs des baisers, dans les sentes.

Albert Dreux.

EFFETS DE NUIT

Petit poème en prose

Et c'est encore la nuit. Cette petite lumière vacillante, grelottante, c'est le feu follet des aulnes vertes de la savane, et, tandis que la terre s'endort, il va, vient, aussi régulier que le fanal d'un passeur. Qui sait si cette flamme n'est pas l'âme éperdue et silencieuse d'un vieux coureur de grèves ? . . .

Le méandre du bois s'irradie d'un peu de lune. Oh ! quelle lune ! ma foi, c'est triste en ces parages ; et me voici seul, dans cette ombre à demi-funèbre.

— Où donc es-tu mon viel ami, mon pauvre chien ?

Et le chien dormait du sommeil des êtres qui ne s'éveillent plus.

— Pauvre chien, c'est drôle qu'hier il fût encore vivant ; c'est triste aussi qu'il soit mort cette nuit . . .

Et le feu follet faisait sa ronde coutumière, des aulnes vertes au pied du côteau, et du côteau jusqu'au pied des aulnes vertes, comme une âme qui erre.

Deux hérons s'abattirent non loin de ma " cambuse ", et leurs ailes, en s'agitant, laissèrent un sillon de frissons dans les branches.

Je songeais que c'est curieux, la nuit, au bois, surtout quand on voit la désolante mort, la mort de son pauvre chien épuisé par les dards d'un porc-épic, et que ce porc-épic aussi repose, abattu, d'un coup de feu au cœur.

Je me promenais devant la " cambuse " où s'amortissait un foyer de souches et de ronces. Le vent du soir caressait par instant la cendre rouge, et la fumée tordait ses volutes chimériques et capricieuses dans l'air.

La grève du lac Caïamac dormait, promenant son rêve argenté dans les quenouilles et dans les joncs. La mauve silencieuse et mystique se pavanait sur l'onde.

J'étais hanté d'un mystère qui fuit à cette heure solennelle : tout fuit devant l'âme qui cherche à bien savoir et à bien saisir.

La nuit berceuse bat son plein, il est minuit ; les ombres s'accentuent dans leurs voiles songeuses ; des arbres gigantesques se profilent au lointain, tendant leurs bras suppliants à l'horizon caduc : des hiboux narguent l'espace, en de ça des sapins rangés en frères, pleins du sommeil langoureux et sévère de la grande nature.

L'étoile polaire s'égaye du silence de la terre ; quelques petits poissons interrogent la surface de l'eau en petits sauts fugitifs, tandis que tout à coup, une truite monstrueuse, dans sa course furibonde, dévie au mirage d'une étoile, sort de l'eau de toute la longueur de son corps et retombe de son élan scabreux avec un bruit de branche brisée.

Puis le calme se fait et c'est toujours la nuit, la nuit sauvage qui regarde les bois et les rochers.

Louis-Joseph DOUCET.

L'OISEAU DIVIN

Superbe de folie autant que d'envergure,
Il planait puissamment au fond du ciel serein ;
Les nuages légers en forme de guipure
Faisaient une auréole à ses ailes d'airain.

Bercé dans l'infini des espaces sans voiles,
Il s'en allait, pensif en son vol, lentement,
Comme un songe divin au milieu des étoiles,
De vertige enivré, sublime, éperdument...

Dans l'azur de mon rêve où montent des désastres,
Malgré l'intime effroi des noires visions,
Je garde encor l'espoir de mes illusions :
Mon âme est un oiseau qui monte vers les astres.

Albert DREUX.

LA VOIX DES SOLITUDES

(ELEGIE)

Je suis venu contempler sur tes grèves...
ALPHONSE DE LAMARTINE.

C'était dans un méandre où coule l'onde pure,
Où parfois le pêcheur, effrayé par les vents,
Vient abriter sa vie et sa blanche voilure
Jusqu'au calme espéré du champ des flots mouvants.

Le jour était tombé. L'alouette, au rivage,
Grisollait à travers l'aulne et le romarin ;
Et la nuit, lente et sourde, épandait son nuage
Sur les ormes altiers qui bordent le chemin.

Il était beau ce soir que choyait la nature ;
Il charmait l'existence en lui parlant des cieux :
Chaque souffle de brise épelait un murmure ;
Mon cœur était hanté d'espoir mystérieux.

Errant près du flot noir où se mirait la lune
Qui roulait son ennui par delà l'horizon,
Je comptais les roulis de l'onde sur la dune,
Quand une voix soudain appela ma raison.

Tout ému, j'écoutai ce que voulait me dire
Ce solitaire accent par le soir emporté,
Et je compris alors, pourrai-je la traduire,
Cette brève pensée en mon cœur attristé :

“ Souffle épuisé sur une tombe,
— Pauvre tombe, dernier abri, —
Mouche sans ailes, qui succombes,
Homme, tu n’es qu’un malappris ;

Faible, dès le berceau tu pleures,
Au moment que tu fais pleurer ;
Tu veux pour toi toutes les heures
Du Temps qu’on ne fait qu’effleurer.

Sous tes faibles pieds, quand tu passes,
Tu veux fouler le pauvre autrui,
Et ton cœur que le vice enlace
Se dit encor brillant produit.

Et quand la mort, d’un air farouche,
T’appelle aux séjours inconnus,
Pas un mot ne sort de ta bouche
Pour dire que tu ne crains plus.

Tu crois pouvoir le difficile
Dans un jour d’ivresse et d’orgueil ;
Ne te trouble pas, imbécile,
Tu ne brise pas ton cercueil ;

Parfois ce cercueil, c’est la lame
Où ton pauvre corps se blottit ;
Avec ton souffle tu rends l’âme,
Puis le tourbillon t’engloutit. ”

Devant cette voix menaçante,
J’ai répondu, pauvre mortel :
“ Est-ce que mon âme est méchante
Assez pour irriter le ciel ?

Qui que tu sois, l'ange ou le maître,
Crois-moi, je suis assez puni
D'avoir été forcé de naître
Avec un rêve d'infini ;

Je suis méchant, mais me pardonne,
Car, après tout, je t'appartiens ;
Pourquoi t'en prendre à ma personne ?
Ce que tu crées, tu le soutiens.

Le vieil Adam fut notre père,
Et c'était toi qui l'avais fait :
En héritant de sa misère,
Nous devons croire à ton bienfait.

L'homme est de boue, il est maroufle,
Mais créé par ta volonté,
Et puisque l'anima ton souffle,
Fais qu'on espère en ta bonté !

De rien tu rénovas deux choses :
C'étaient le ciel et l'être humain,
Et ces deux riens dont tu disposes
Vont au seul signe de ta main... "

Et je fis ma prière aux astres
Pleins de mystère et de secret
Et dont mon cœur tient ses désastres
Inscrits en le divin décret :

Astres des cieux, ô divines prunelles
Clignant vers nous votre immense clarté,
Qui peut compter les lames éternelles
Que vous versez au gouffre éternité ?

Astres des cieux qui voguez dans l'espace,
Que cherchez-vous sur vos chemins d'azur ?
Et vers quel but, comme l'homme qui passe,
Tend votre espoir, vers quel bonheur futur ?

Beautés des nuits, lumières inconnues
Qui parsemez de vos gloires le Temps,
Vers votre exil de par delà les nues,
Mon rêve obscur brûle de vos printemps !

Vous qui brillez au fond des solitudes,
Comme des blés dans les ors du couchant,
Moissons des Temps, divines multitudes,
Ignorez-vous nos plaintes et nos chants ?

Aux soirs très doux, pleins d'espérances brèves,
Lorsqu'une voix a gémi dans nos cœurs,
Quand vos rayons ont envahi la grève,
Qu'éclairez-vous de nos destins vainqueurs ?

Astres des cieux qui cheminez sans trève,
Eperdument, en l'espace éternel,
Que j'aimerais en vous finir mon rêve,
Vous qui savez où commence le ciel !.. "

Le vent du soir berça les feuilles vertes,
Au doux parfum des lilas printaniers ;
D'un pan de ciel l'onde s'était couverte,
Pleurant toujours ses regrets coutumiers !

Vent du soir, vent du soir qui souffles dans les branches,
Pourquoi donc souffles-tu ? pourquoi donc gémis-tu ?
Quand tu montes des flots vers les étoiles blanches,
Où tend le grand regret de mon cœur abattu ?

Louis-Joseph Doucet.

MÉDECIN DE CHIMÈRES

Je suis médecin de chimères
A l'hôpital du Désespoir,
Où maints succès imaginaires
Rendent hommage à mon savoir.

Je fais des cures merveilleuses,
Prodiguant mes secours zélés
Aux tristesses contagieuses,
Aux abattements isolés.

Espoirs fous, naïve croyance
En la beauté qui ne ment pas :
Doux mensonges dont la Science
A prédit le prochain trépas ;

Chimères sanglantes et nues
Que poussent les durs lendemains,
De toute la hauteur des nues,
Sur la fatigue des chemins...

Je fais ce prodige pour elles :
Perçant l'énigme de leur maux,
Aux rêves d'or je rends des ailes,
Et l'essor des espoirs nouveaux.

Tout le secret de ma prudence
Qu'Hippocrate n'enseigne pas,
C'est du rythme et de la cadence,
Un peu, beaucoup... suivant les cas ;

Des mots mystiques dont on forme
Un refrain léger et berceur
Pour que l'amer chagrin s'endorme
Comme un enfant dans la douceur.

C'est, pour les amantes moroses
En proie à d'obstinés sanglots,
Refaire des jardins de roses
Avec des strophes et des mots ;

Du sombre oubli rompant les voiles,
Par des artifices savants,
Rallumer d'antiques étoiles
Au fond de lointains firmaments.

Je suis la disserte romance
Qui vers les troubles avenirs
Aide l'envol de l'espérance
Au vent meilleur du souvenir.

Englebert GALLÈZE.

UN PEU D'ART !

Nous avons la réputation, aux yeux des gens d'Ontario et des provinces de l'ouest, et ce sont leurs journaux, dont le " Collier ", édition de Toronto, tout le premier, qui nous l'apprennent, d'être, nous, les Canadiens français de la province de Québec, une race, sinon d'orateurs dans tout le sens démosthénique du mot, du moins de " parleurs ", c'est-à-dire une race composée d'individualités aimant à pérorer et profitant de la moindre circonstance pour " faire des discours ". — Le reproche — si tant est que ce soit un défaut d'aimer à défiler tout haut des périodes et des phrases plus

ou moins sonores et correctes — n'est pas à vrai dire, une affaire d'état ; Latins d'origine, il va de soi que nous devons être plus impressionnables, et partant plus communicatifs que nos concitoyens de descendance anglo-saxonne. Seulement, étant donné que nous sommes de tels semeurs d'idées — attendu que l'assemblage de quelques mots suffit pour former une idée, question de valeur mise de côté — comment se fait-il que par la force du contact, nous n'ayions pas pris de nos concitoyens anglo-saxons, gens pratiques et moins parleurs que nous, le tour de réaliser toutes ces idées et d'en faire autant d'applications dans la vie réelle, au point de vue de l'amélioration morale de la race ou de la nationalité ?

Tel est le problème qu'à l'occasion de la fête nationale surtout, il est peut-être important d'étudier et de concrétiser par des faits. Il est même probable que Baptiste, dont le gros bons sens est légendaire, n'a jamais cru dire si vrai en stigmatisant ainsi ceux qui sont atteints de la manie des discours : " Grands parleurs, petits faiseurs "

Grands parleurs — ô combien ! — toute la clique de ceux qui nous dirigent, au gouvernement comme à la Cité, à l'intérieur comme à l'extérieur, à l'association Saint-Jean-Baptiste comme dans le plus humble de nos clubs politiques ou sociaux ! Nos ministres et nos députés pérorent à la veille des urnes. C'est avec des tremblements d'émotion dans la voix, qu'ils se déclarent en faveur du relèvement intellectuel de la race : " Le peuple, s'écrient-ils, ne doit plus croupir dans l'ignorance ; il faut des réformes ".

Mais, une fois élus, ils ne songent plus que les salaires des institutrices sont dérisoires, que l'instruction devrait être obligatoire et les livres uniformes, de par la loi. Peut-être, à force de s'être trop engagés en face de l'électorat, créeront-ils quelques rares écoles techniques qu'ils confieront à une commission dont le président se distinguera surtout par son créténisme et son ignorance ! Peut-être jetteront-ils comme un os à un chien, une maigre pitance à un conservatoire quelconque, croyant avoir tout fait pour la cause éducationnelle ! Ah ! il faut des réformes ! va-t-en voir si elles viennent ? Que le peuple s'instruise comme il pourra ! Quant à former des artistes, on n'a pas besoin de ça ; il y a bien d'autres choses à décider !

Mensonges et discours d'élections !

Quant à nos échevins, ils crient moins fort à l'instruction de la

masse, mais ils savent aussi refuser à leurs électeurs les bibliothèques Carnegie et l'encouragement aux beaux arts ! Ils n'ont pas trop de temps pour se chamailler à propos de patronage, tandis que leur propre Hôtel de ville, à part une couple de croutes, n'offre aucune toile, aucune statue *artistiques* à l'œil de l'étranger. Le peuple réclame en vain de la musique dans ses squares, et les associations artistiques ont oublié le chemin de l'Hôtel de ville à force de se voir refuser de modestes subsides.

En attendant, artistes, mes amis, payez les taxes et payez-les bien, car on vous prendra par la famine en vous privant d'eau !

Nos édifices publics, nos églises et nos maisons d'éducations se payent parfois le luxe d'œuvres d'art. Seulement, voyez les signatures, et neuf fois sur dix, vous trouverez un nom étranger. Protégeons les arts ! Encourageons les nôtres !

Nos journaux — je parle des quotidiens — ont faussé le goût des lecteurs par l'abus des superlatifs, et il ne leur est plus possible de faire la distinction entre une œuvre et une entreprise artistique et le fait du charlatanisme. Cela ne les trouble guère cependant, puisqu'ils préfèrent placer en vedette la lamentable histoire d'un chien écrasé, et noyer parmi les annonces une appréciation d'art.

Relevons la mentalité de la masse !

Et, le jour de la fête nationale, les dignitaires de notre Association Saint-Jean-Baptiste, se balladant processionnellement par nos rues, chamarrés de colliers de cuivres et de feuilles d'érables, escortés de " cowboys " à cheval, de blonds chérubins nus et de moutons symboliques ; et le soir, sous de maigres feux d'artifices, ils déclament sous les étoiles, à la foule paisible, des phrases cent fois répétées, célébrant la valeur des ancêtres et exhortant le peuple au patriotisme.

Et, le peuple qui est de bonne humeur parcequ'on est en juin, qu'il fait beau, que la nuit est douce et pleine de griserie, bénévolement, gobe toutes ces fadaises, sans se donner la peine de songer que le lendemain il n'en sera plus question, et que tout ça, c'est de la frime !

Ce n'est guère la première fois que je me montre aussi pessimiste au sujet de notre manière d'entendre le patriotisme et d'encourager les arts, et l'on m'en faisait dernièrement un reproche assez amer.

" Nous avons construit un Monument national, me disait un dignitaire de la Saint-Jean-Baptiste, que les jeunes qui ne sont jamais satisfaits en fassent autant ".

Il me semble pourtant que parcequ'on a construit un Monument national, la plupart du temps occupé par des Juifs, ce n'est pas une raison pour se croiser les bras et ne rien faire de plus ; et si l'on se trouvait réellement à court d'idées nouvelles quant aux moyens à prendre pour aider aux artistes canadiens, je me permettrais tout simplement de citer en exemple à mes compatriotes, les jeunes gens de la Young Men Christian Association qui, sans perdre leur temps en d'interminables discours, ont réussi à recueillir en quinze jours seulement l'énorme souscription de $300,000.00. Et je conclurais en disant qu'il serait au moins possible à mes concitoyens de percevoir la centième partie de cette somme, annuellement, à seule fin de transformer la célébration de notre fête nationale en accordant à l'art et aux artistes l'encouragement qu'on leur a toujours refusé jusqu'ici. Je ne veux pas encore croire que nous manquons de patriotisme. Il se peut que nous ayions été apathiques et endormis, mais il est grandement temps de nous réveiller.

Moins de discours et des actes !

Gustave COMTE.

STROPHES A LA FILLETTE

A mes filles Germaine, Liliane,
Gaétane et Paule.

Tendre fillette, brune ou blonde,
Enfant, dont le regard si pur
Ressemble au pan de ciel que l'onde
Emprunte de l'azur,

Brune ou blonde, étrangère encore
Aux sombres tourments d'ici-bas,
Calme, tu contemples l'aurore,
Qui brille sous tes pas.

Lorsque tu passes, les bras s'ouvrent,
Vers ton front se penchent les fronts,
Les cœurs battent, les yeux te couvrent
De regards doux et bons :

C'est que ton être s'harmonise
De fraîcheur et de pureté,
C'est que ton être idéalise
La vertu, la beauté.

Tu vois nos visages sourire
A ton babillage enfantin :
Ta voix est un écho de lyre,
Un fragment de matin.

Tu ne saurais douter qu'on t'aime :
Qu'il est beau le front incliné
Que couronne le diadème
Du bonheur d'être aimé !...

Et cependant, fillette, laisse
Ton regard scruter l'avenir :
Etant une aube, ta jeunesse
Doit tôt s'évanouir.

L'illusion berce, perfide,
Les cœurs ; et sans cesse, et toujours
Ils tombent au gouffre du vide,
Comme les blés, nos jours :

Si tu savais comme on regrette,
Enfant, ton âge insoucieux,
Lorsque le temps, sur notre tête
Sème de blancs cheveux !

Tant pis !.. Fillette brune ou blonde,
Ange terrestre, ton cœur pur
Ressemble au pan du ciel que l'onde
Emprunte de l'azur.

Germain Beaulieu.

LA MORT DE CHAMPLAIN

Sur un rocher neigeux, dans un pays perdu
Que le grand fleuve mire à ses eaux solitaires,
Le héros, l'œil hanté de visions austères,
S'endort, comme accablé de son labeur ardu.

Quelques soldats obscurs environnent sa couche,
Braves qu'avait gagnés son rêve conquérant,
Et ces fils éperdus recueillent en pleurant
Les syllabes d'espoir qui tombent de sa bouche.

Nulle femme ne lui murmure un cher adieu ;
Aucun baiser d'épouse ou de fille ou d'amante
N'attendrit son instant suprême, que tourmente
La seule passion de la France et de Dieu.

Comme un gage de paix pour l'heure redoutée,
Un prêtre, compagnon d'œuvres et de combat,
Au chevalier pieux offre, sur son grabat,
Cette croix qu'en ce sol naguère il a plantée.

La stupeur se répand sur la bourgade en deuil ;
Dans les cœurs atterrés l'effroi plane en silence,
Et chacun se demande : " Est-ce notre existence
" Que cet homme en mourant va clouer au cercueil ? "

Autour, la forêt vierge et les savanes bleues
Où glissent le Mohawk et le Tsonnontouan ;
Puis, les déserts sans fin, puis, le morne Océan :
La France est par delà, si loin, à mille lieues !. .

Et le calme héros expire sans renom,
Sans une voix chantant sa pénible épopée,
Sans savoir si quelqu'un reprendra son épée,
Sans laisser même un fils pour porter son grand nom.

Mais qu'importe l'oubli lorsque l'œuvre demeure
Et qu'au Christ, à la France, un royaume est acquis ?
Mais, au soir des combats, sur le tertre conquis
Quand flotte le drapeau, qu'importe que l'on meure ?

Peut-être à ses yeux clos brille alors le secret
Des triomphes futurs, des grandes destinées,
D'une gloire qui vient par delà les années,
Et comme sans remords, il tombe sans regret.

À cette heure, bien mieux que le bronze ou la pierre,
L'avenir, ô Champlain, te prépare un autel :
Vois ! après trois cents ans, tout un peuple immortel
Germe sur ton cercueil et vit de ta poussière.

Louis Dantin.

DÉSESPÉRANCE

En ce premier anniversaire de la mort de Louis Fréchette, " Le Terroir " veut rendre hommage à la mémoire du grand poète en reproduisant ce cri de profond découragement d'une voix amie, devant l'indifférence de tout un peuple à l'égard de celui qui, par son talent et par l'immense amour qu'il portait aux siens, a fait plus pour l'élévation de l'âme canadienne française que toutes les démonstrations barnumesques et tapageuses du jour de la Saint-Jean-Baptiste.

Ah ! pourquoi faut-il que tant de cris de désespérance qui devraient avoir leur écho dans tous les cœurs bien nés, pourquoi faut-il qu'ils s'éteignent dans la lourde atmosphère de l'indifférence coupable !

Je suis revenu des funérailles de Louis Fréchette, infiniment triste, dans un tel état de dépression morale, que ces lendemains glorieux qu'on promet à notre race, les jours de Saint-Jean-Baptiste, m'apparaissent à cette heure douloureuse comme des plaisanteries amères.

Douleur d'avoir vu disparaître, si soudainement, un ami très cher, un maître très admiré ; oui, mais aussi tristesse profonde de constater l'indifférence sans excuse de notre race envers ce grand disparu qui a tant fait pour elle.

Pourtant ne devions-nous pas nous attendre à cela ? c'étaient les funérailles d'un poète, c'est-à-dire les funérailles de l'Art et de la Poésie, de l'Idéal. Est-ce que cela pouvait émouvoir nos gens ?

Qu'une voix s'élève sur les tréteaux d'un husting pour jeter au vent quelquefois des paroles de discorde, la foule s'amasse et applaudit. Mais la voix qui chante tout ce qu'il y a de beau dans la vie, tout ce qui console, élève, rend meilleur ; la voix qui se hausse parfois jusqu'à sembler même la voix de la Patrie, celle-là, c'est à peine si quelques-uns l'entendent. Et lorsque cette voix se tait, le peuple ne perçoit pas le grand silence, l'irréparable silence qui, tout à coup, s'est fait.

Quand Victor Hugo mourut, la France lui fit des funérailles telles que le monde n'en avait jamais vues encore ; quand Tennyson mourut, tout un peuple s'inclina devant son cercueil ; quand Carducci descendit dans la tombe, la nation italienne vint en longs cor-

tèges rendre un hommage suprême à son génie. Il y a à peine quelques jours, plus de cinquante mille personnes suivirent le charriot funèbre qui portait à sa dernière demeure le doux poète des humbles et des petits, François Coppée.

C'est qu'en France, en Angleterre, en Italie, l'âme des foules est en communion avec l'âme des poètes, c'est que cette lampe divine qui brûle dans le cerveau des penseurs, comme la flamme sans cesse renouvelée des sanctuaires, éclaire ces humanités pétries d'Idéal.

Jeudi matin, aux obsèques de Louis Fréchette, nous n'étions que quelques centaines d'amis et d'admirateurs. Deux institutions seulement, étaient représentées par des délégations dans le cortège : le Mont Saint-Louis — et je lui offre l'hommage de ma gratitude— avait envoyé un groupe d'élèves, et l'École littéraire de Montréal, ainsi que le Conseil Législatif et l'Association Saint-Jean-Baptiste avaient offert un tribut de fleurs funéraires ; la première, une lyre brisée, symbole doublement vrai dans les circonstances.

De l'État, de la ville de Montréal, des grands corps constitués de la Province, des universités, rien, pas même une violette pour marquer leur part, si minime fut-elle, aux funérailles d'un homme qui vivra éternellement. O consolante antithèse des mots !

De grâce, laissons de côté, un instant, les comparaisons pour ne nous souvenir que d'une chose : c'est que nous nous glorifions avec emphase d'être une nation, et que celui qui vient de mourir était notre poète national, consacré tel, non par l'Etat, — mais par le sens populaire, qui ne se trompe jamais.

Notre poète national, c'est-à-dire l'artiste au cœur de patriote qui a su fixer en la forme pure des beaux vers, les légendes et les exploits de notre âge héroïque, exprimer mieux qu'aucun autre les sentiments, les rêves et les idéals de l'âme canadienne.

Je n'entreprendrai pas d'analyser, dans cet article jailli de ma légitime indignation, l'œuvre de Fréchette. Tous ceux qui liront ces lignes avec quelque sympathie, la connaissent. Ce que je rappellerai, c'est que ce fut Fréchette qui révéla le Canada français intellectuel à nos compatriotes de langue anglaise et à nos frères de là-bas. Son œuvre releva notre race méconnue aux yeux des premiers ; aux autres elle apprit que les roses de France pouvaient s'épanouir encore, après tant d'années, dans le jardin boréal si dédaigneusement abandonné. Je veux dire aussi que Fréchette fut, selon le mot

de Barrès, un professeur d'énergie. Il le fut en prouvant aux siens que dans cette Province, malgré l'épais matérialisme des âmes — qu'on me passe le mot, il est, hélas ! trop juste, — malgré surtout la coupable indifférence, pour ne pas dire le mépris de notre monde officiel, pour les rares hommes de lettres qui sacrifient leurs jours à leur famille et leurs nuits à l'Art, malgré la politique dévorante et quelquefois dégradante, malgré tous les Zoïles, malgré toutes les excuses, malgré tous les prétextes, le bon travail littéraire est possible à qui a reçu le don, et veut et peut travailler.

D'autres nous ont donné quelques œuvres, Fréchette nous a donné une œuvre. C'est peut-être le seul Canadien Français, à de très rares exceptions, dont on peut dire cela avec exactitude.

Et c'est cet homme qu'on a laissé s'en aller à sa dernière demeure, sans lui rendre au moins les hommages qu'on accorde à un politicien adroit ou à un Arlequin de husting.

Fréchette avait demandé des obsèques humbles, mais la reconnaissance et l'admiration d'un peuple ont le devoir d'ignorer la modestie des grands morts lorsqu'il s'agit de les honorer ! Est-ce qu'on n'aurait pas dû de partout, dans cette Nouvelle-France, organiser une souscription pour envoyer une couronne à celui dont les vers ont éveillé, chez chaque écolier, le sens de la Beauté et accru l'Amour du pays natal ? Ne s'imposait-il pas à chacune de ces associations qui cavalcadent et processionnent aux jours de fêtes nationales, de désigner quelques délégués pour les représenter en ce jour de deuil profond pour nous ? Ne pouvait-on voter quelques milliers de dollars — donner au moins aux poètes morts ce qu'on refuse aux vivants — pour les funérailles d'un homme en qui se sont incarnées depuis quarante ans toutes nos aspirations ?

Est-ce que sa dépouille mortelle n'aurait pas dû être exposée à l'Hôtel de ville, aux derniers hommages de la foule ? Est-ce que le 65ème n'aurait pas dû former une garde d'honneur autour du cercueil de celui qui chanta les soldats de notre épopée ? N'aurait-on pas pu faire pour le plus grand de nos penseurs ce que l'on fait pour le plus humble de nos pompiers ?

On n'a rien fait de tout cela, et ce qu'il y a de plus triste, peut-être, c'est ceci, qu'on n'y a pas songé. Pourtant ces honneurs " rendus " — et ici le mot est doublement exact — à un poéte qui a honoré notre race et notre pays, n'eussent pas été vains. Du spec-

tacle émouvant de funérailles nationales faites à un écrivain canadien français, seulement, uniquement parce qu'il avait écrit de beaux livres, il se serait dégagé, je crois, une impression salutaire pour un peuple trop absorbé jusque-là par la poursuite exclusive de la prospérité matérielle.

Mais chez nous — et Fréchette le savait mieux que personne, lui qui avait, au prix de tant d'efforts, organisé, avec moi et quelques autres, la réparation du Canada français à Crémazie — il est essentiel d'être mort depuis longtemps pour obtenir de la foule indifférente l'expression d'une admiration qui vient trop tard.

Dors en paix, mon vieux maître : ton peuple, ce peuple que tu as chanté, que tu as glorifié dans tes vers et par tes vers, n'a pas cru devoir te faire les suprêmes adieux qu'il te devait, mais l'avenir — je veux le croire pour ne pas désespérer — te paiera cette dette méconnue ; tu as passé, mais ton œuvre demeure, elle apparaîtra plus méritoire et plus belle encore dans le recul du temps, elle restera comme un modèle et un stimulant pour les esprits de ta race et aussi pour ceux qui t'ont oublié hier, comme une cause de bon remords. Ce que tu as fait pour Crémazie, d'autres le feront pour toi, et en un jour de fête dont je vois déjà poindre l'aube, la foule aussi t'offrira la réparation en acclamant ton œuvre et ton nom environnés désormais de la majesté de la mort.

Mai 1908. Gonzalve Desaulniers.

Bibliothèque
et Archives
nationales
Québec

Le Terroir

Pages non paginées manquantes